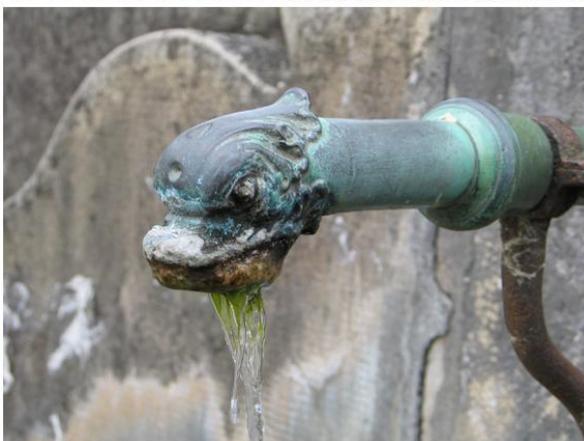
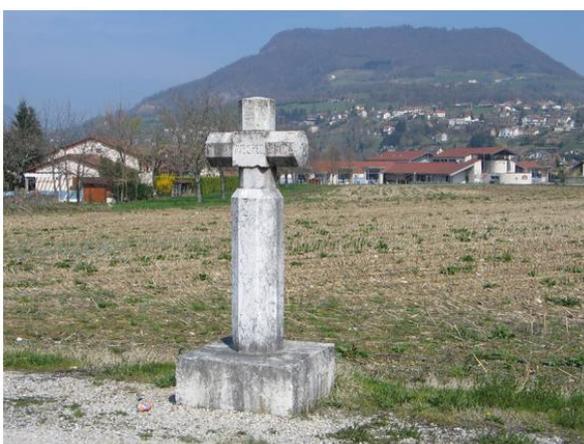


ETAT DES LIEUX PATRIMONIAL COUBLEVIE



EDITO

Le patrimoine bâti est une formidable richesse de Chartreuse. Il est gardien de la mémoire collective de notre territoire et de son histoire et est, à ce titre, créateur de lien social entre les habitants du massif.

Sous l'impulsion de Roger Caracache (†), alors vice-président en charge du dossier, et avec tous les élus du Parc naturel régional de Chartreuse, nous avons ainsi souhaité entreprendre une vaste opération d'inventaire du patrimoine bâti avec l'accompagnement scientifique des Conservations du patrimoine des départements de l'Isère et de la Savoie.

Notre objectif est simple mais fondamental pour l'avenir de notre territoire : évaluer les ressources, les caractéristiques et l'état de notre patrimoine dans sa diversité, qu'il soit rural, religieux, industriel, public... Ceci afin de constituer un outil qui soit à disposition des collectivités locales, associations et particuliers du massif, pour les aider à construire leur politique patrimoniale. La connaissance et la sauvegarde du patrimoine étant aussi un enjeu majeur pour la préservation des paysages, un état des lieux de ce patrimoine doit notamment favoriser sa prise en compte dans les documents d'urbanisme.

Le patrimoine peut également être source de développement économique local s'il est mis en valeur, et ceci à plusieurs titres : par la mobilisation des corps de métiers du bâtiment, aux compétences spécifiques, mais aussi parce que nous savons aujourd'hui que les territoires de moyenne montagne comme le nôtre doivent diversifier leur offre touristique pour maintenir une activité en bonne santé. Or, il existe un véritable engouement pour un tourisme culturel et la Chartreuse possède tous les atouts dans ce domaine pour attirer ces visiteurs.

C'est pourquoi je souhaite que ce travail vive, par l'action du Parc (valorisation touristique, bornes 3D...), mais aussi et surtout qu'il soit approprié par l'action de chacun sur le territoire : habitants, communes, associations, scolaires, acteurs de la vie locale...

La Présidente du Parc

Eliane GIRAUD

AVANT-PROPOS

C'est avec un plaisir renouvelé que le service du Patrimoine Culturel du Conseil Général de l'Isère s'associe à la présentation des résultats de cette nouvelle étape du recensement du patrimoine de Chartreuse, initié en septembre 2003. Déjà souhaitée il y a plus de dix ans lors de la préfiguration du Parc, cette opération menée avec persévérance dévoile un des plus attachants territoires du département, dans toute sa richesse et sa diversité.

Il s'agit d'une démarche pionnière en Rhône-Alpes, réaffirmée par la nouvelle charte établie pour 2008-2019 à travers l'objectif de valorisation et de protection des patrimoines. Mener un pareil « état des lieux », toutes périodes et tous thèmes confondus, s'inscrit pleinement dans les missions d'un parc mais n'a pas pour autant été systématiquement et précocement initié.

Connaître c'est déjà protéger, et cela est particulièrement vrai pour le patrimoine en milieu rural où d'innombrables ensembles, édifices et objets composent un cadre de vie particulièrement riche et... fragile. Le Parc de Chartreuse l'a compris qui, avant d'entreprendre des opérations de restauration ou de mise en valeur, avant de définir sa politique patrimoniale, a lancé cette démarche de connaissance.

En dix ans, cette initiative a couvert successivement cinq grands secteurs étendus à la fois sur l'Isère et la Savoie : Balcon sud, Chartreuse-Guiers, Mont-Beauvoir, vallée des Entremonts et Petites Roches. Les résultats qui nous sont présentés aujourd'hui concernent cette fois le versant voironnais, au-travers des communes mitoyennes de Voissant, Merlas, Saint-Aupre, Saint-Etienne-de-Crossey, Coublevie, Saint-Julien-de-Raz, La Buisse, Pommiers-la-Placette et Voreppe. Cette réalisation a mobilisé, comme sur les secteurs précédents, deux chargées de mission du Parc, Christine Penon et Emmanuelle Vin. Au sein du service du Patrimoine Culturel du Conseil général de l'Isère, Aude Jonquières, architecte, Pierre-Yves Carron, dessinateur, et Ghislaine Girard, chargée de documentation, ont apporté une nouvelle fois ponctuellement leur soutien.

Rappelons que l'objectif de ce travail n'est pas de constituer un savoir historique exhaustif sur le territoire, entreprise qui requiert d'autres compétences et d'autres méthodes, mais plutôt, partant de la réalité d'aujourd'hui, de quadriller et visiter le territoire de chaque commune afin d'identifier, repérer, enregistrer les principaux témoignages, vestiges et bâtiments laissés au cours des siècles par les hommes qui ont vécu et travaillé là. Des carrières du Ratz aux églises romanes en passant par la Résistance, les exploitations agricoles ou l'ancien grand séminaire, c'est un peu de la vie des habitants de ce territoire de Chartreuse qui, par petites touches, se dessine dans ces rapports d'étude. Quelle que soit la qualité de ce travail, son intérêt réside

surtout dans l'utilisation qui saura en être faite afin que chacun – élu, association, habitant – en tire le meilleur parti. En effet, cette base de connaissance ne trouvera sa justification pleine et entière qu'en étant le point de départ d'actions en matière d'urbanisme, de protection, de restauration, d'animation et de valorisation. Les dépliants de présentation du patrimoine de Chartreuse réalisés sur les premiers secteurs constituent un premier outil de valorisation de ce travail, lequel trouve aussi une riche application dans le domaine de l'animation scolaire. Au moment où se mettent en place les PLU (plans locaux d'urbanisme) et les AVAP (aires de valorisation de l'architecture et du patrimoine), cet inventaire est également un outil précieux pour les conseils municipaux et les bureaux d'étude en charge de l'élaboration de ces documents.

Autre destinataire évident de ces données, la population locale, vers laquelle une politique d'animation et de communication pourrait être mise en place. Les moyens ne manquent pas pour partager ces résultats avec le public le plus large, que ce soit par l'édition d'ouvrages attractifs bien documentés et illustrés, par la réalisation de cartes avec des itinéraires thématiques, de dépliants, de panneaux explicatifs sur les sites les plus marquants. On peut aussi imaginer un outil multimédia avec la mise en place de bornes dans les lieux recevant du public ou l'édition de cédéroms... Ce que le Parc naturel régional de Chartreuse a déjà fait sur d'autres secteurs avec une grande efficacité et que certaines associations locales portent également avec dynamisme.

C'est seulement par la réussite de cette mobilisation autour de cette opération que ce travail prendra tout son sens et que le patrimoine trouvera naturellement sa place au cœur des questions fondamentales qui se posent aujourd'hui – et particulièrement en Chartreuse – dans le cadre de l'aménagement du territoire et du développement durable : comment forger une identité régionale, comment préserver la qualité des paysages et du cadre de vie alors que la pression foncière ne cesse d'augmenter, comment miser sur un développement culturel et touristique de qualité, enfin comment transmettre et pérenniser le patrimoine dont nous avons hérité ?

Anne Cayol-Gerin

Responsable du service Patrimoine Culturel

METHODOLOGIE

La démarche suivie pour établir cet état des lieux du patrimoine s'appuie sur une méthode définie en concertation avec les Conservations départementales du patrimoine de l'Isère et de la Savoie et mise en œuvre par deux chargées de mission du Parc naturel régional de Chartreuse qualifiées en histoire de l'art et en architecture.

Une première étape de recherche documentaire et bibliographique est réalisée auprès des Conservations départementales du patrimoine de l'Isère et de Savoie, dans les fonds iconographiques du Musée Dauphinois et du Musée Savoisien, ainsi qu'aux Archives Départementales (N.B : les recherches aux archives sont limitées à la récolte de cartes anciennes, cette étude n'ayant pas pour objectif d'être exhaustive).

La deuxième étape s'effectue sur le terrain.

Le document de référence est alors le cadastre actuel, fourni par les mairies. Il indique les parcelles bâties sur chaque commune. Celles-ci font toutes l'objet d'une visite (si les conditions d'accès le permettent) lors de laquelle sont recensés les éléments patrimoniaux qui présentent un intérêt particulier (représentativité du patrimoine local, conservation remarquable, rareté, risque de disparition en raison du mauvais état sanitaire...). Les rencontres avec des personnes ressources et des propriétaires offrent ici de précieux renseignements sur leur histoire.

Le cadastre permet également de récolter les noms de lieux-dits d'implantation des bâtiments qui sont ensuite reportés sur la fiche descriptive (N.B : des différences sont à noter avec les noms de lieux-dits figurant sur la carte IGN).

L'étape finale est celle du traitement des données.

Un rapport est rédigé pour chaque commune. Il se compose d'une fiche par élément recensé, d'une synthèse et de cartes des principales unités architecturales que l'on retrouve sur chaque commune. Il est accompagné des références documentaires d'où sont issus les commentaires d'ordre historique (nous prenons uniquement en compte les sources vérifiables), d'une chronologie et d'un glossaire visant à faciliter la compréhension des fiches.

Il est important de noter que les datations (lorsqu'elles sont possibles) ne fournissent que des indications sur la période (le plus souvent sur le siècle) au vu des caractéristiques de l'élément ainsi que de l'analyse et de la comparaison des différents cadastres et plans. Nous appliquons ici un principe de prudence.



Photographie aérienne – Michel Viriot

Territoire et paysage¹

La commune de Coublevie est située dans le Voironnais, sur le revers occidental du chaînon jurassien du Ratz, à l'ouest du massif subalpin de Chartreuse ; elle s'étage entre 280 et 650 mètres d'altitude (Bois des Chartreux).

Cette localité, de petite superficie, est limitrophe des communes de Voiron (ouest) – ville porte du Parc de Chartreuse – de Saint-Etienne-de-Crossey (nord-est), de Saint-Julien-de-Ratz (est), de La Buisse (sud) et de Saint-Jean-de-Moirans (sud-ouest) – hors Parc naturel régional de Chartreuse.

Coublevie occupe le bas des pentes de la montagne du Ratz, à l'est – le haut, plus

abrupte, étant boisé principalement de feuillus – et une terrasse glaciaire – dépôts alluviaux du glacier de l'Isère abandonnés lors du retrait würmien – au dessus de « l'amphithéâtre » de Moirans au sud et de la cuvette de Voiron à l'ouest.

Dominée au nord par les collines molassiques de Vouise et de Tolvon, elle en est séparée par les gorges de la Morge, principal cours d'eau du territoire qui en constitue ses limites au nord et à l'ouest. Ses eaux ont été utilisées à l'époque contemporaine – voire antérieurement – comme énergie hydraulique pour le fonctionnement d'artifices (moulin, battoir, taillanderie, scierie, soieries, papeteries...).

¹ Pour avoir de plus amples informations sur la géologie de cette commune, consulter les sites internet : http://www.geol-alp.com/avant_pays/lieux_bas_dauph/coublevie.html



Carte schématique de la commune : relief, hydrographie, réseau viaire, groupements d'habitat

L'implantation bâtie

L'homme s'est fixé sur l'ensemble du territoire de la commune, adoptant un mode d'habitat groupé. Ville périurbaine de Voiron, le territoire de Coublevie a été gagné au cours du 20^{ème} s., notamment ces dernières décennies, par le mitage des coteaux et l'étalement urbain sur le replat.

Le chef-lieu est établi au centre du territoire, le long d'une voie de communication aujourd'hui secondaire, la route départementale 128, reliant la cluse de Voreppe à la plaine du Guiers, via le col de la Croix Bayard. Les hameaux accrochés « en chapelet » à mi-pente sont, quant à eux, desservis par un réseau d'axes secondaires.

Les gorges de la Morge²

Longue d'une vingtaine de kilomètres, la Morge est un affluent de l'Isère. Elle prend sa source à Saint-Aupre, non loin du Tourniquet de Pierre-Chalves à Miribel-Les-Echelles. Elle est ensuite canalisée à partir de Moirans.

Les gorges de la Morge ont été creusées par les eaux qui s'échappaient du lac de Saint-Etienne-de-Crossey, repoussées contre les pentes de la colline de Vouise (Voiron) par la langue glaciaire qui occupait alors la dépression de Coublevie. Les eaux ont entaillé abruptement le soubassement de molasse sableuse (miocène) de la Vouise, formant ainsi des gorges, qui se sont approfondies par encaissement du cours de la rivière.

² http://www.geol-alp.com/avant_pays/lieux_bas_dauph/voiron_ne.html

Les eaux de la Morge ont très tôt été utilisées comme énergie hydraulique. Cette rivière présente, en effet, une forte dénivellation (pente moyenne de 2,5 %), qui lui confère un certain débit, assuré également par la pluviosité de la région. Ce débit a de tout temps intéressé les artisans, puis les industriels, qui établirent leurs ateliers et usines sur les rives de ce cours d'eau, utilisant les ruptures de pente pour aménager des chutes d'eau. Dès 1874, afin de régulariser et d'améliorer le régime de la Morge, les usiniers des différentes communes traversées par le ruisseau se regroupèrent en syndicat, le « Syndicat de la Morge »³. La vocation industrielle de ce cours d'eau, aujourd'hui disparue, s'illustre par des ruines d'artifices et quelques bâtiments réhabilités.

Rappelons la crue de la Morge du 5 juin 1897⁴, qui a durement frappé toutes les communes traversées par cette rivière. Après plusieurs jours de pluie, la Morge a grossi, débordant de son lit (embâcles) et détruisant bon nombre de fabriques installées sur ses rives.

Le « Bois Joli »⁵

Situé à l'ouest du hameau du Barrioz, le lieu-dit du « Bois Joli » est composé de boisements, prairies et chemins creux. Il était à la fin du 19^{ème} s. un lieu d'inspiration pour des artistes, notamment les peintres Lucien Mainssieux et Jules Flandrin, qui créèrent, avec Félix Jourdan, l'« Académie du Bois Joli ». Ces artistes se réunissaient dans un petit pavillon de jardinier à Voiron, non loin du « Bois Joli ». Causeries sur la peinture, recherche de nouveaux motifs et répétitions musicales animaient ces réunions.

³ ADI 6 S 7 / 163.

⁴ AHPPV 1997. GIRRANE 1897. SCHRAMBACH 2008, n°56, pp. 21-24.

⁵ Mairie de Coublevie sd, p. 17. Consulter également les sites internet : http://www.isere-patrimoine.fr/TPL_CODE/TPL_SITEPATRIMONIAL/PAR_TP_L_IDENTIFIANT/206/1272-base.htm

Histoire et évolution de la commune

Etymologie

Les formes médiévales de « Coublevie » sont nombreuses : Scoblavici, Coblavil, Coblavie, Coblavif, Escoblavia, Escoblavici... Quant à leur origine, différentes interprétations ont été avancées par les auteurs.

Selon H. Bessat et Cl. Germe⁶, il faut voir dans le toponyme de « Coublevie » une formation avec *vicus* (agglomération), plutôt que *via* (voie). Pour J. Filleau⁷, « Coublevie » proviendrait du patois « Couble », issu du latin *copula*, désignant tout ce qui sert à attacher, un lien, un attelage de chevaux ; « Vie » signifie voie en latin. « Coublevie » pourrait être interprété comme la voie, le chemin où se situe le relais, la poste où l'on trouve des « coubles ».

Mandement⁸

Au Moyen Age, le secteur actuel du Voironnais était une zone frontière entre le Dauphiné et la Savoie. Les possessions des dauphins et des comtes de Savoie étaient totalement imbriquées et faisaient l'objet de convoitises respectives, ayant généré de nombreux conflits. Afin de mieux contrôler cette frontière mouvante, des édifices fortifiés – châteaux et maisons fortes – furent bâtis.

A cette époque, le territoire de la paroisse de Coublevie était rattaché au mandement⁹ de Voiron, qui, de la seconde moitié du 12^{ème} s./début 13^{ème} s. jusqu'en 1355¹⁰, faisait partie du domaine des comtes de Savoie. Ce territoire, administré par un châtelain, était maillé de maisons fortifiées appartenant à des petits seigneurs (voir *infra*). En 1355, la ville de Voiron fut placée sous l'autorité des dauphins.

Le mandement de Voiron comprenait les paroisses de La Buisse, Coublevie, Saint-Aupre, Saint-Etienne-de-Crossey, Saint-Jean-de-Moirans (en partie), Saint-Julien-de-Ratz (en partie), Saint-Nicolas-de-Macherin (en partie), Sermorens, Tolvon et le bourg de Voiron.

⁶ BESSAT, GERME 2004, p. 268.

⁷ FILLEAU 2006, p. 42.

⁸ FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, p. 66. MOYNE sd, p. 236.

⁹ Territoire sous contrôle politique et juridique d'un château.

¹⁰ Signature du traité de Paris par le roi de France et le comte de Savoie, fixant la frontière au Guiers. Le Voironnais devint alors français.

Paroisse

L'église paroissiale de Coublevie est mentionnée « *Ecclesia de Scoblaviu* » dans le cartulaire de saint Hugues dressé vers 1100. Dédiée à saint Pierre, elle était placée sous le patronage et présentation du prieur de Saint-Martin de La Buisse. Ce prieuré¹¹ fut fondé au début du 12^{ème} s. (antérieurement à 1127) par les bénédictins de l'abbaye de Saint-Chef (Isère ; diocèse de Vienne). Une petite communauté religieuse s'y maintint jusqu'à la fin du 15^{ème} s. Puis, jusqu'à la Révolution, seuls un sacristain et un « cloître » l'occupèrent.

Bien que le vocable « saint Pierre » soit ancien, aucune donnée historique ne permet aujourd'hui d'affirmer une fondation de l'église de Coublevie antérieure au début du 12^{ème} s.

Commune¹²

En 1790, la communauté de Coublevie fut distraite de Voiron pour être érigée en commune particulière. Le hameau du Neyroud, jusqu'alors sur la paroisse de La Buisse, lui fut rattaché¹³.

Dès l'an II, la commune de Voiron demanda à plusieurs reprises le rattachement de la section des Terreaux de Coublevie à son territoire¹⁴. La commune de Coublevie et les habitants des Terreaux s'élevèrent contre cette réunification. Les revenus de la commune provenaient, à cette époque, principalement des octrois, dont le hameau des Terreaux acquittait à lui seul la quasi-totalité de ces revenus. Le 30 juillet 1823, la section des Terreaux fut rattachée à la commune de Voiron par ordonnance royale.

Voies de communication

Selon certains écrits, une voie romaine secondaire, reliant La Buisse à *Augusta* (Aoste), passerait par la Tivollière¹⁵.

En 1819, le réseau viaire était déjà bien développé : la plupart des chemins sont aujourd'hui conservés et correspondent aux chemins ruraux et aux chemins d'exploitation. Les seules évolutions de ce réseau correspondent à la création des routes départementales 128 et 520, dont les tracés

n'empruntent pas ceux d'anciens chemins – à l'exception d'un court tronçon de la RD 128 – et à l'urbanisation des secteurs en périphérie de Voiron, qui a nécessité la création de nouvelles rues.

Devant le développement de l'économie et de l'industrie au 19^{ème} s., et afin de faciliter les échanges et le transport, des lignes ferroviaires furent créées. Deux traversaient le territoire de Coublevie. La ligne Saint-Rambert-d'Albon / Grenoble¹⁶, gérée par la « Compagnie du chemin de fer de Saint-Rambert à Grenoble »¹⁷, fut ouverte en 1856 jusqu'à Rives, et l'année suivante jusqu'à l'entrée de Grenoble¹⁸. En 1862, cette ligne n'accueillait plus que des omnibus et, en 1939, le service voyageurs était supprimé ; abandonnée dans les années 1950, sa partie terminale fut empruntée par deux lignes créées au cours du 19^{ème} s. : les lignes Lyon / Grenoble et Valence / Grenoble. La seconde ligne, mise en service dans les années 1894, reliait Voiron à Saint-Béron (voir *infra*) ; abandonnée en 1936, elle passait à la Croix Bayard et dans le bourg.

Données démographiques¹⁹

En 1793, la commune de Coublevie comptait 1429 habitants, chiffre en constante progression jusqu'au rattachement des Terreaux à Voiron en 1823 (2013 habitants en 1821 contre 1429 en 1826). La population a connu, par la suite, différentes phases d'augmentations et de baisses. Ce n'est qu'à partir des années 1935 que la population reprit une progression constante. Cette explosion démographique est liée à l'exode urbain des années 1975²⁰ – Coublevie se trouvant aux portes de Voiron et à 26 kilomètres de Grenoble.

¹⁶ http://fr.wikipedia.org/wiki/Ligne_Saint-Rambert-d%27Albon_-_Rives

¹⁷ Compagnie absorbée en 1858 par la « Cie PLM ».

¹⁸ Dans l'attente de la construction d'un pont franchissant l'Isère, une gare provisoire fut établie à Pique-Pierre à Saint-Martin-le-Vinoux.

¹⁹ Données publiées dans l'ouvrage : BONNIN et al. 1983, p. 226.

²⁰ http://cassini.ehess.fr/cassini/fr/html/fiche.php?select_resultat=10461#

²⁰ A partir de 1975, a débuté un mouvement d'exode urbain, qui succéda sur l'ensemble du territoire national à l'exode rural. Le retour des citadins en milieu rural était animé par un désir de vivre à la campagne, la mobilité étant plus facile (motorisation).

¹¹ PILOT de THOREY 1883, pp. 36-39. GALBERT 1979, pp. 49-60.

¹² Données publiées dans l'ouvrage : BONNIN et al. 1983, p. 226. DUCRET, HAUTEFARE 1821.

¹³ FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, p. 118.

¹⁴ Pour plus de détails, consulter : MOULIN, ROUDIER, SIGNORINI 2009, n°2.

¹⁵ FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, p. 77

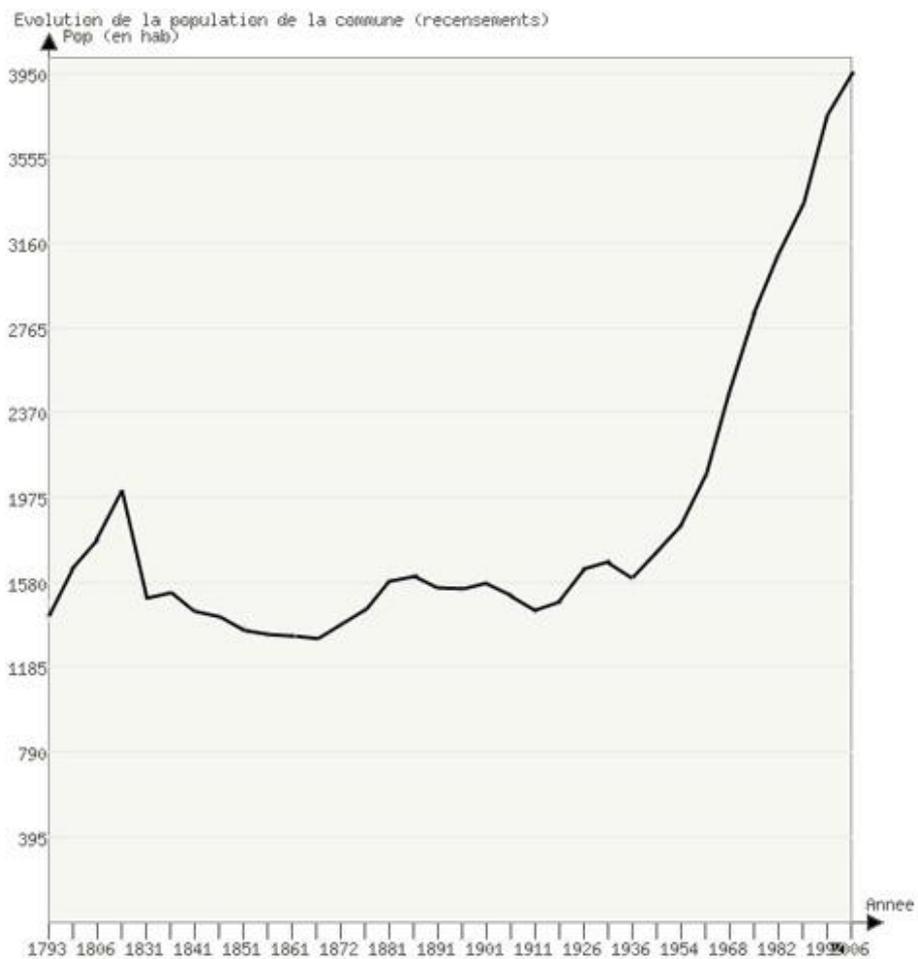


Diagramme issu du site – http://cassini.ehess.fr/cassini/fr/html/fiche.php?select_resultat=10461

Organisation du bâti



Extrait de la carte de Cassini – ©EhessCassini

Evolution du bâti

L'observation du cadastre napoléonien (1819) et du cadastre actuel permet de constater une relative pérennité des lieux d'implantation : l'habitat est groupé sous forme de hameaux de petite taille, où la mitoyenneté n'est pas de mise. La plupart de ces groupements apparaissent déjà sur la carte de Cassini de la seconde moitié du 18^{ème} s.²¹

Seul le secteur ouest de la commune, en périphérie de Voiron, s'est vu fortement urbanisé. L'émergence de nouveaux quartiers a englobé quelques noyaux plus anciens et engendré l'ouverture de nouvelles rues.

Le bâti au 19^{ème} s.

En 1819, date à laquelle a été établi le cadastre napoléonien, la plupart des hameaux actuels existaient et portaient le même nom. Ces groupements se sont tous développés à une intersection de voies ou le long d'une voie.

Quelques écarts sont à signaler correspondant soit à des ateliers artisanaux, principalement localisés le long de la Morge, soit à des ensembles appartenant à la bourgeoisie.

Le bâti au 20^{ème} s.

L'urbanisation de la commune de Coulevie s'est développée à partir des années 1975. Elle a aujourd'hui gagné l'ensemble du

territoire communal, et plus particulièrement le secteur sud-ouest jusqu'alors occupé par des terres agricoles, entraînant un mitage du paysage. La multiplication des maisons individuelles et des lotissements a considérablement étoffé certains hameaux au point de les relier – le Bérard, la Ratz ou le Guillon – ou de créer de nouvelles zones résidentielles – Dalmassière, Courbassière... A l'est de la commune, les hameaux se sont modérément agrandis, contraints par la topographie.



Photographie aérienne du Bérard – Michel Viriot

Le mode d'implantation du bâti actuel diffère de celui du bâti traditionnel : les maisons sont aujourd'hui construites au cœur de la parcelle, ceinte d'une clôture, végétalisée ou non.

²¹ Les levés ont été faits dans les années 1760 pour ce secteur.



Evolution du bâti depuis la fin du 19^{ème} s./début du 20^{ème} s. à nos jours

Village

Le chef-lieu, défini par un centre religieux et administratif, s'est développé à une intersection de voies de communication, qui a structuré la trame urbaine. En effet, l'habitat a une relation forte à la route, directe, facilitant ainsi les accès et les échanges ; à l'arrière de la parcelle, prend généralement place une cour ou un jardin. Notons que les habitations ont été bâties en surplomb de l'église paroissiale, et non à ses pieds ou autour.

Lorsque l'habitat est mitoyen, les parcelles sont étroites, comme on peut le constater rue du Presbytère.

Les maisons s'élèvent sur plusieurs niveaux : rez-de-chaussée, un ou deux étages et un

comble pouvant être à surcroît²². Certains rez-de-chaussée conservent quelques devantures ou baies de boutique du 19^{ème} s. / début du 20^{ème} s., témoignant d'un commerce aujourd'hui disparu. Les bâtiments sont généralement couverts d'un toit à deux ou quatre pans, dont la ligne de faitage est parallèle à la voie.

Hameaux

Avant d'être gagnés par l'urbanisation de la seconde moitié du 20^{ème} s., les hameaux adoptaient deux formes de développement : linéaire au Camet, au Pilet ou encore à la Ratz ; concentré, à une intersection de voies, à la Tivollière, au Guillon, au Barrioz, au

²² Le comble à surcroît dégage un volume sous toiture plus important que le comble traditionnel.

Neyroud, au Massot... La densification a perturbé le tissu traditionnel de la plupart des groupements de la commune.

En règle générale, les maisons traditionnelles disposaient d'un espace privatif de type cour et/ou jardin.

Dans certains hameaux, notamment au Barrioz, on peut percevoir la trame de l'époque moderne, voire médiévale, confirmée par la présence d'ouvertures attribuables à ces périodes. Les maisons se développent en profondeur, les façades sur rue étant étroites²³ ; elles sont séparées entre elles par un « ayguier »²⁴ ; ces espaces, très étroits, récoltaient les eaux usées déversées par les évier, voire les latrines, et limitaient les risques de propagation d'incendie.

Habitat dispersé

Au 19^{ème} s., la dispersion de l'habitat était anecdotique, induite par la spécificité de l'activité exercée ou le type de bâti. Nécessitant la proximité d'un cours d'eau, la plupart des artifices étaient installés à l'écart des groupements. Les maisons seigneuriales, médiévales ou modernes, ainsi que les demeures bourgeoises, étaient à l'origine isolées dans la campagne, placées au centre d'un domaine foncier important. La propriété était fréquemment ceinte de hauts murs.

Le patrimoine de Coublevie

Archéologie

Sur le territoire de la commune, les vestiges de deux *villae* gallo-romaines ont été mis au jour à la fin du 19^{ème} s. lors de la reconstruction de l'église paroissiale²⁵ et de la construction de l'école de la Tivollière.

Les *villae* étaient de luxueuses maisons (*pars urbana*), comportant des bâtiments agricoles (*pars rustica*), qui étaient établies au centre d'un vaste domaine foncier (*fundus*) de plusieurs dizaines d'hectares, voire centaines.

Maisons fortes

Au Moyen Age, deux maisons fortifiées étaient édifiées sur la paroisse de Coublevie, la maison forte d'Orgeoise et celle de Trinconnière. Elles ont toutes deux appartenu un temps à la famille de Dorgeoise, mentionnée dès le 13^{ème} s. comme vassale des comtes de Savoie. Ces maisons, dépourvues du droit de ban et de justice, renforçaient le dispositif de surveillance de la plaine de l'Isère assuré par les châteaux savoyards de la Perrière (Saint-Julien-de-Ratz) et de Voiron.

Maison forte Dorgeoise ou « château d'Orgeoise »



Vue sud-ouest de l'ancienne maison forte – Orgeoise

Cette maison forte, fondée au 14^{ème} s. ou 15^{ème} s. selon les sources, adopte un plan massé, cantonné de quatre tours circulaires demi-hors-œuvre. La tour, héritage du donjon, affirme ici le statut social du propriétaire. La propriété est close, ceinte de murs flanqués de

²³ Cette morphologie s'explique par l'impôt prélevé sur les ouvertures.

²⁴ Egalement appelé rando, androne ou entremis.

²⁵ MICHEL 1985, p. 262. PELLETIER et al. 1994, p. 164, notice 356.

deux tourelles de plan circulaire, au sud-ouest et sud-est, datées par G. Fauchon du 16^{ème} s.

Cet édifice ayant été très remanié, il est difficile de lui restituer son état primitif.

« *Maison forte de Trinconnière* »²⁶

Le site ne conserve aujourd'hui qu'une seule tour, dite de Beauregard, de plan carré et partiellement ruinée. En l'absence de textes anciens et malgré les vestiges conservés, l'histoire de cette maison forte demeure inconnue (date de construction, plan...).

Maisons seigneuriales

A l'exception du « château de Voissant » aujourd'hui disparu, deux autres maisons de l'époque moderne ont appartenu à des nobles. Le statut social du propriétaire est clairement affirmé dans leur architecture, notamment par la présence d'une tour, qui a une valeur symbolique héritée du Moyen Age et une fonctionnalité (circulation verticale), et/ou le traitement des ouvertures.

A noter également l'existence du toponyme « Château Feuillet », qui pourrait correspondre au site d'un édifice seigneurial.

« *Château de Voissant* »²⁷

Le « Domaine de Voissant » appartenait en 1602 à Pierre de Voissant, famille noble de Voiron. Il se composait en 1796 d'une maison de maître, maison fermière, granges, écurie, pavillon, hangar, jardin, verger, bois, châtaigneraies, terres labourables plantées de treillages... Suite à l'émigration de la famille de Voissant à la Révolution et selon un acte du 21 septembre 1796²⁸, le domaine fut partagé entre quinze habitants de Coublevie et de Voiron, tirés au sort. Ces nouveaux propriétaires eurent alors à leur charge la démolition de la maison de maître et de la chapelle. Seules les dépendances sont aujourd'hui conservées, leur réhabilitation ayant entraîné de nombreux remaniements au niveau des façades. Le domaine se distingue encore par son entrée et son mur d'enceinte sud, qui soutient la terrasse en surplomb.



« *Domaine de Voissant* »

Maison seigneuriale de Galles – la Tivollière

Cette ancienne maison seigneuriale, édifée au lieu-dit « la Tivollière », à l'écart du hameau, était la propriété de la famille de Galles, puis, après la Révolution, celle de la famille de Barral. Elle devint au cours du 19^{ème} s. une exploitation agricole, louée à différents exploitants, jusqu'au rachat, en 1871, par Jean-Marie Brun, fabricant de soie²⁹.

D'après la modénature des ouvertures, cette maison présente plusieurs phases de construction. Les beaux vestiges de l'époque moderne conservés mériteraient d'être valorisés.

A la fin du 15^{ème} s./16^{ème} s., cette maison seigneuriale adoptait un plan rectangulaire, flanqué au nord d'une tour circulaire demi-hors-œuvre, abritant un escalier en vis en molasse, qui desservait, entre autres, les niveaux résidentiels (1^{er} et 2^{ème} étages). Ceux-ci s'ouvraient par des croisées en molasse finement sculptées (double cavet et baguette à base prismatique), malheureusement endommagées (parties supérieures murées, appui et meneau inférieur disparus...). Notons le couronnement des élévations de la tour par une corniche en pierre de taille (molasse) de

²⁶ MOYNE sd, p. 227.

²⁷ Mairie de Coublevie sd, p. 18. MOULIN sd.

²⁸ Acte de partage du domaine du 21 septembre 1796 conservé au cabinet du géomètre expert Mr Piovano sous la cote 256.55 - non consulté.

²⁹ FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, pp. 134-135.

plan octogonal, servant d'assise à la couverture.



Tour d'escalier de la fin du 15^{ème} s./16^{ème} s. – la Tivollière



Croisée à baguettes à base prismatique – la Tivollière

Le corps de bâtiment semble avoir été prolongé à l'ouest au 17^{ème} s./18^{ème} s., si l'on en juge par la différence de modénature des ouvertures (encadrements plats). Une aile a également été bâtie perpendiculairement contre la façade nord. Antérieurement à 1819, des dépendances ont été ajoutées à l'est dans le prolongement du corps principal.

Maisons bourgeoises et demeures contemporaines

Ancien lieu de plaisance pour la noblesse voironnaise, Coublevie compte quelques beaux ensembles architecturaux ayant appartenu à la bourgeoisie terrienne ou industrielle. Ces demeures, édifiées à proximité de groupements ou à l'écart, étaient au centre d'un immense domaine, comprenant des dépendances et des terres. Selon leur

date de construction, leur architecture diffère. En voici quelques exemples.

Demeure – le Neyroud

Ancienne propriété de la famille d'Hautefare, cette demeure fut édifiée au 18^{ème} s. dans le hameau du Neyroud, sur un site dominant la cluse de Voreppe.

La façade principale présente un ordonnancement, rythmé verticalement par des travées d'ouvertures et horizontalement par des cordons, qui servent d'appui aux fenêtres ; celles-ci sont couvertes d'un linteau délardé en arc segmentaire, caractéristique du 18^{ème} s.³⁰. L'entrée se fait par une porte en plein cintre, à imposte vitrée (sud-est).

Notons la présence de très beaux garde-corps (2nd étage) à composition élaborée et d'une génoise à quatre rangs en tuiles canal, qui couronne les élévations de cette maison.



Demeure – le Neyroud

Demeure – la Tivollière

Edifiée au hameau de la Tivollière sur une proéminence, cette demeure, dont l'histoire est inconnue, a vraisemblablement été construite au 18^{ème} s. Son architecture reprend des formes médiévales – tourelle d'escalier hors-œuvre de plan octogonal abritant un escalier en vis en bois, baies de type croisée et fenêtre à meneau – et classiques – ordonnancement, baies couronnées d'un fronton (3^{ème} étage).

Cet édifice est coiffé d'un très beau toit à quatre pans : la couverture témoigne d'une recherche esthétique, basée sur la bichromie de la tuile écaille vernissée et sa mise en oeuvre (motif de losange). Ce décor se retrouve sur la flèche de la tour, couronnée par un épi faitier en zinc très élané.

³⁰ Autre caractéristique du 18^{ème} s., les menuiseries à petits-bois de certaines fenêtres.



Demeure – la Tivollière



Portail d'entrée de la propriété

« *Château du Guillon* » ou « *Propriété Debon* » – *Ecole Nationale*

Cette imposante demeure, dite « Château du Guillon » ou « propriété Debon », édiflée au lieu-dit « Ecole Nationale », fait actuellement partie du domaine du lycée Ferdinand Buisson et abrite le CIO.

Cette demeure, qui semble avoir été bâtie antérieurement à 1819, présente des types d'ouvertures et des éléments architecturaux empruntés à l'époque moderne. Croisées, fenêtres à meneau à baguettes à base prismatique et larmier mouluré, voûtes d'arêtes reposant sur des culots sculptés, escalier rampe-sur-rampe à deux volées et élégants encadrements de portes à linteau en accolade sont caractéristiques du 16^{ème} s./début 17^{ème} s. Or, le matériau utilisé pour certaines fenêtres semble être du ciment moulé.

A noter la présence d'une tourelle en tuf en surplomb, supportée par un cul-de-lampe mouluré et couronnée d'une corniche à modillons ; elle est percée de fausses canonnières. La façade principale présente, quant à elle, une composition classique, ordonnancée, pouvant dater du 18^{ème} s.



Fenêtre à meneau et croisée – Ecole Nationale

« *Château de la Ratz* » ou « *Château Fradin* » – *Ecole Nationale*

Actuellement dévolu à l'infirmerie du lycée Ferdinand Buisson, le « château de la Ratz » a été bâti au cours du 19^{ème} s. au lieu-dit « Ecole Nationale ». Il appartenait alors au baron Jean-Sixte Teynard, qui le légua à son neveu Kronn. En 1917, il fut vendu à M. Fugier de Grenoble, qui le céda en 1920 à M. Fradin, industriel à Casablanca. En 1923, l'Ecole Nationale Professionnelle en fit l'acquisition.

L'ensemble comprenait une maison de maître, des écuries, des petits bâtiments, une orangerie et un grand parc avec une pièce d'eau.

Cette demeure adopte une composition néo-classique : ordonnancement, rythmes verticaux (travées d'ouvertures) et horizontaux (bandeaux), symétrie. La travée centrale, en avancée, donne l'accès (façades antérieure et postérieure). Si les baies du rez-de-chaussée comportent un encadrement mouluré simple, celles de l'étage sont agrémentées d'un entablement reposant sur deux modillons.



« *Château de la Ratz* » – *Ecole Nationale*

Au sud de la maison, prend place une serre, pendant d'un autre bâtiment installé à l'est, flanqué d'une tourelle. Ces derniers se distinguent par leur matériau de construction, la brique, sa mise en oeuvre (appareil régulier) et la recherche bichromique (alternance de briques rouges et de briques plus claires).



Serre du « château de la Ratz »

Villa – le Camet

Cette villa, édifiée à l'écart du hameau du Camet, se caractérise par son architecture atypique. Elle évoque en effet le style normand de la fin du 19^{ème} s. par la complexité de ses volumes et de sa couverture, qui présente différents niveaux de lucarnes, et par la présence de pan-de-bois au niveau du 1^{er} étage de comble. Elle appartenait à la famille Denantes, fabricant de toiles à Voiron.



Villa de style normand – le Camet

Patrimoine religieux

Le patrimoine religieux de Coublevie date, pour un bon nombre de ses éléments, de l'époque contemporaine, notamment du 19^{ème} s. Outre l'église paroissiale et son cimetière, quelques croix ont été érigées dans les hameaux, témoignant de pratiques religieuses populaires aujourd'hui disparues. Deux

communautés religieuses s'établirent au 19^{ème} s. sur la commune

Eglise paroissiale

Mentionnée *Ecclesia de Scoblaviu* dans le pouillé de saint Hugues, dressé vers 1100, l'église était dédiée à saint Pierre et rattachée au prieuré bénédictin de La Buisse (voir *supra*). Elle a été reconstruite au 19^{ème} s. sur le même emplacement, à l'exception du clocher qui daterait du 18^{ème} s.

Cette reconstruction s'inscrit dans un mouvement touchant l'ensemble du département isérois, afin de répondre au renouveau catholique qu'a connu le 19^{ème} s. Les églises adoptent généralement un style néo-gothique ou néo-roman, plus rarement néo-classique. Un premier projet d'agrandissement et de reconstruction partielle de l'église de Coublevie (sacristie et clocher conservés) fut mené par l'architecte Eugène Péronnet en 1835-1836³¹. En 1891, les architectes Chartrousse et Ricoud dressèrent les plans de la nouvelle église de Coublevie ; son architecture était inspirée de l'architecture romane³². La composition de la façade rappelle, en effet, celles des églises romanes clunisiennes de l'Isère, notamment au niveau du portail en plein cintre à linteau, tympan semi-circulaire et piédroits à colonnettes à chapiteaux corinthiens, de la fenêtre triple et du décor d'arcatures lombardes.



Eglise néo-romane « Saint-Pierre »

³¹ ADI 4 E 582 / 61.

³² AVENIER 2004, p. 582.

Orientée, l'église adopte le plan simple de la croix latine, à transept saillant, nef unique et abside semi-circulaire.

Cimetière paroissial

Jusqu'au milieu du 19^{ème} s., les églises paroissiales étaient entourées de leur cimetière. Suite au décret du 12 juin 1804, les nécropoles des agglomérations urbaines devaient être transférées loin des habitations pour des raisons de salubrité publique. Ce fut seulement en 1843 qu'une ordonnance royale, en date du 6 décembre, appliqua cette translation *extra-muros* à toutes les communes, y compris les villages.

A Coublevie, la commune ne transféra son cimetière paroissial que dans les années 1878-1879 en périphérie sud-est du bourg, au lieu-dit « le Calvaire », en raison de son insuffisance et de son insalubrité. D'après une délibération du Conseil municipal du 10 avril 1891, la dernière inhumation faite dans l'ancien cimetière datait du 15 août 1880. Un arrêté préfectoral du 2 mai 1891 autorisa la désaffectation de ce lieu pour le transformer en place publique³³.

Malheureusement méconnu et menacé par la reprise d'anciennes concessions, ce patrimoine funéraire est le reflet de la société et l'affirmation du statut social des individus qui la composait. Il témoigne aussi des pratiques funéraires, culturelles et artistiques.



Bel enclos en fer forgé du 19^{ème} s. entourant la stèle de la famille Brizard ornée de deux mains unies

Cure

Suite à un incendie en 1672, la cure a été installée dans une maison construite au 17^{ème} s., si l'on en juge par le type d'ouvertures conservées. En effet, l'encadrement plat des fenêtres à traverse et la porte d'entrée cintrée aux piédroits à base et sommier moulurés sont caractéristiques de cette période. Remarquons

³³ ADI 4 E 582 / 61.

également la qualité des vantaux de la porte pouvant dater du 18^{ème} s.

Etablissements conventuels

Deux communautés religieuses, des moniales chartreuses et des dominicains, se sont établies sur la commune de Coublevie dans des édifices chargés d'histoire.

- Chartreuse Sainte-Croix de Beaufregard³⁴

Des moniales chartreuses, embrassant la règle de vie des moines chartreux dictée par saint Bruno, s'installèrent en 1821 dans l'ancien château de Beaufregard du 17^{ème} s. Au cours du 19^{ème} s., les bâtiments conventuels et la chapelle furent édifiés. En 1978, suite au transfert de la communauté à Reillanne (chartreuse Notre-Dame, Alpes de Haute-Provence), les bâtiments ont été réhabilités en logements. La chartreuse, bien qu'inscrite à l'inventaire des Monuments Historiques en 1986, a fait l'objet de profondes transformations.

- Couvent dominicain³⁵

Les dominicains de Chalais (Voreppe) s'établirent en 1865 dans une maison du 18^{ème} s., agrandie de bâtiments conventuels et d'une église. Achevée en 1870, l'église a été construite sur les plans de Pierre-Marie Bossan (1814-1888), architecte lyonnais ayant dessiné la basilique Notre-Dame de Fourvière³⁶. Ce couvent accueillait en 1866 le noviciat du « Tiers Ordre Enseignant » de Chalais, fondé par le père Lacordaire. Suite aux décrets du 29 mars 1880 pris par Jules Ferry, qui supprimèrent le droit d'enseigner aux congrégations religieuses non autorisées, six dominicains du Tiers-Ordre Enseignant de Coublevie s'exilèrent en Espagne dans une résidence louée à Vitoria d'octobre 1880 à août 1882³⁷. Après l'expulsion des religieux en 1903, le couvent fut utilisé de 1922 à 1926 comme maison de repos et de convalescence (« Le Repos de l'Ouvrière ») pour des femmes travaillant dans l'industrie textile. En 1926, le couvent fut à nouveau occupé par la congrégation enseignante dominicaine. Elle créa en 1939 le « Petit collège de Saint-Dominique », ouvert jusqu'en 1956. A partir de 1958, le site a accueilli une maison de retraite et un centre de gériatrie, gérés par l'hôpital de Voiron. Jusqu'au début du 21^{ème} s., l'église

³⁴ Coll. 2005, p. 85. GAUDEMARIIS sd, p. 112.

³⁵ Coll. 2009, pp. 10-11.

³⁶ DUFIEUX, LENIAUD 2004, p. 199.

³⁷ DELAUNAY 1981, t. 17, p. 302, 315.

servait au culte paroissial ; elle a été acquise en 2009 par la commune de Coublevie³⁸.



Ancien couvent dominicain – carte postale ancienne



« Le Repos de l'Ouvrière » – carte postale ancienne tirée du site www.notrefamille.com/cartes-postales-photos

Croix

Quelques croix de chemin (9) sont conservées sur la commune, érigées à la fin du 19^{ème} s. et au cours du 20^{ème} s.³⁹, lors de fêtes religieuses, en bordure d'un chemin ou à une intersection de voies.

Les matériaux utilisés sont variés : pierre de taille calcaire, bois et fonte moulée. Le choix du matériau détermine la simplicité de la composition de la croix et de son décor, ou, au contraire, sa complexité. La fonte moulée autorise, en effet, des décors plus élaborés et parfois un registre ornemental plus diversifié. La croix érigée au Mollard en est un bel exemple : elle présente un décor composé d'entrelacs, de volutes, d'enroulements... encadrant deux figurines représentant un Christ en croix et un ange ailé.

³⁸ Eglise acquise pour l'euro symbolique dans le cadre du retrait progressif du Centre Hospitalier de Voiron du site ancien au profit des nouveaux bâtiments construits dans le parc attenant.

³⁹ Trois chronogrammes ont été relevés : « 1878 », « 1895 » et « 1923 ».



Croix en fonte moulée – le Mollard

La plupart de ces croix, à l'exception de celles en bois, sont installées sur un piédestal en pierre de taille, qui peut porter une inscription. Trois dédicaces « O crux ave » ou « O crux ave spes unica », témoignant de la dévotion des fidèles, ont été relevées.



Dédicace – le Massot

Notons que la croix du Massot a été offerte par les habitants et la communauté religieuse de Beauregard et que celle de Dalmassière porte la signature du marbrier « Rey » à Coublevie.

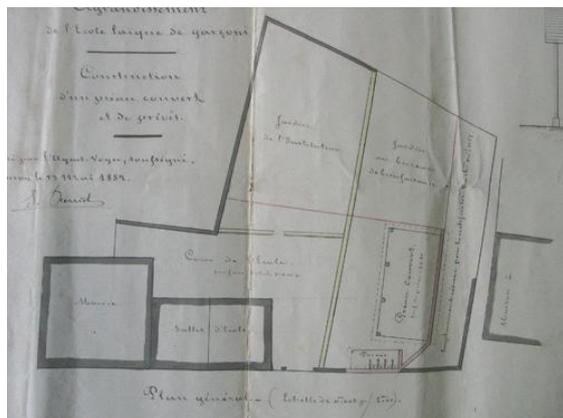
Il est important de préserver ces témoins de croyances religieuses populaires, généralement maintenues jusqu'au milieu du 20^{ème} s. et aujourd'hui disparues.

Patrimoine public

Les édifices publics de Coublevie datent du 19^{ème} s. et du début du 20^{ème} s. Ils représentent le trinôme fréquemment rencontré dans les communes du Parc, à savoir mairie, écoles, monuments commémoratifs. A cela, s'ajoutent le patrimoine hydraulique, le poids public, la gare...

Mairie-école⁴⁰

A la fin du 19^{ème} s., la mairie et l'école de garçons, qui abritait alors deux salles de classe, étaient déjà regroupées dans un même bâtiment, situé dans le bourg, achetée en 1860 par la municipalité au Bureau de Bienfaisance⁴¹. En 1893, cet édifice a fait l'objet d'un projet d'exhaussement et de restauration : un étage devait être ajouté à l'aile abritant l'école, afin d'accueillir le secrétariat de mairie et la salle des réunions du Conseil. Les travaux réalisés, la mairie-école y fut maintenue jusqu'en 1995, date du transfert de la mairie dans l'ancienne maison-forte Dorgeoise (voir *supra*). L'édifice a été démoli en 2006, seul le préau est aujourd'hui conservé.



Plan de la mairie-école dressé en 1889 – ADI 4 E 582 / 62

Ecoles

Outre la mairie-école, la commune comptait également à la fin du 19^{ème} s./début du 20^{ème} s. une école de filles⁴², située dans le bourg, et une école mixte et de hameau, à la Tivollière⁴³. Si ces édifices sont aujourd'hui conservés, leur affectation a changé et deux groupes scolaires ont été construits au cours du 20^{ème} s.

⁴⁰ ADI 4 E 582 / 62.

⁴¹ Le Bureau de Bienfaisance fit construire un immeuble, dont le 1^{er} et le 2^{ème} étages étaient loués à l'Administration des Douanes, deux pièces à la Mairie, l'une pour accueillir les archives, l'autre, en 1834, l'école de garçons – MOULIN 2008, p. 8.

⁴² ADI 4 E 582 / 62, 63. MOULIN 2008, p. 8.

⁴³ ADI 4 E 582 / 63.

L'école communale de filles, bâtie en 1849 sur un terrain appartenant au Bureau de Bienfaisance, était dirigée par des institutrices congréganistes de Notre-Dame de la Croix de Murinais, qui ouvrirent également en 1859 un pensionnat de jeunes filles, installé dans le même bâtiment. La commune et le Bureau de Bienfaisance se disputèrent longtemps la propriété de cette école. Selon une transaction passée en 1881, le bâtiment aurait appartenu au Bureau de Bienfaisance, à condition de fournir à la commune, gratuitement et à perpétuité, un local convenable pour l'école communale. Dans les années 1928-1930, un projet de restauration de l'école fut mené par l'architecte Vernay établi à Voiron.

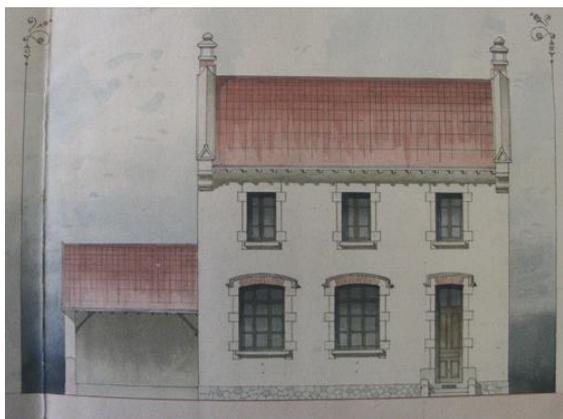
Fermée en 1998, cette ancienne école, qui accueille aujourd'hui des associations, se signale par ses enseignes, « école enfantine » et « école primaire », et par son architecture ordonnancée. Agrandie a posteriori, elle présentait à l'origine un plan régulier, à savoir un corps central plus élevé flanqué aux extrémités de deux avant-corps. Le rez-de-chaussée abritait les salles de classe, le réfectoire et la cuisine, tandis que l'étage était réservé aux dortoirs et à la salle d'étude, puis aux logements des instituteurs.



Ancienne école de filles – le Bourg

Dès 1903, la construction d'une école mixte, dont les plans furent dressés par l'architecte A. Vincent à Grenoble, fut lancée au hameau de la Tivollière. Les travaux furent achevés en 1907. Cette modeste école, aujourd'hui réhabilitée, n'abritait qu'une salle de classe en rez-de-chaussée, prévue pour accueillir 48 élèves, l'étage étant réservé au logement de l'instituteur. Son architecture, qui répondait à des normes de construction scolaire fixées par l'Etat (lois de 1885 et 1887), la distingue de l'habitat traditionnel : ordonnancement des façades, larges baies (modifiées ultérieurement) éclairant la salle de classe,

traitement élaboré des pignons découverts et rez-de-chaussée surélevé (cave).



Dessin de l'architecte A. Vincent de la façade de l'école mixte de la Tivollière – ADI 4 E 582 / 63



Ancienne école – la Tivollière

Mentionnons également le Centre de Formation Professionnelle, construit en 1952 sur la commune de Coublevie et annexé à l'Ecole Nationale Professionnelle de Voiron⁴⁴. Représentatif de l'architecture scolaire des années 1950, cet ensemble est composé de trois corps de bâtiments aux façades ordonnancées. Il a été conçu à l'image des autres bâtiments, selon un plan en « fer à cheval », ou U.

⁴⁴ Ecole plus connue sous le nom de la « Nat », accueillant aujourd'hui le lycée Ferdinand Buisson. Il s'agit de la 1^{ère} Ecole Nationale Professionnelle créée en France, ouverte le 5 Octobre 1886.



Centre de formation – Ecole Nationale

Monuments commémoratifs

Le monument rendant hommage aux soldats morts à la Première Guerre mondiale, élevé à proximité de l'église dans un enclos, répond au modèle de l'obélisque, très répandu sur le territoire du Parc naturel régional de Chartreuse. Réalisé dans les années 1922-1923 par Bon Hermann, sculpteur-marbrier domicilié à Coublevie, il a été inauguré le 5 août 1923⁴⁵.

Installé sur un degré en pierre de taille, l'obélisque présente ici un couronnement élaboré, surmonté d'une croix de guerre, symbole militaire. Une branche de chêne, symbole d'éternité, de force et de paix, et un drapeau, représentant la République, ornent la face antérieure de l'obélisque, tandis qu'une branche de chêne est sculptée sur la face postérieure, et qu'une palme, symbole chrétien, militaire (victoire) et expression des martyrs, figure sur les faces latérales.



Monument aux morts – le Bourg

L'originalité de ce monument réside dans l'association de dédicaces patriotique, « HONNEUR / AUX ENFANTS DE / COUBLEVIE / MORTS POUR LA FRANCE »,

⁴⁵ ADI 4 E 582 / 60. BOUTHERIN, VALENTE 2003, p. 165.

rendant hommage aux disparus, et religieuse, « PIEUX / SOUVENIR / 1914-1918 / 1939-1945 ». Son caractère religieux est également affirmé par sa situation, à proximité de l'édifice cultuel. Quant aux listes des disparus des Première et Seconde Guerres mondiales, elles sont dressées sur des plaques apposées sur le piédestal.

Un second monument rendant hommage aux militaires morts pour la France en Algérie, au Maroc et en Tunisie est érigé en face du monument précédent. Il se compose d'un bloc de granit à peine dégrossi, doté d'un portedrapeau.

Dans le cimetière se dresse également un autre monument aux morts. Il s'agit d'une croix en pierre de taille calcaire, octogonale, reposant sur un piédestal carré, portant l'inscription : « A LA MEMOIRE / DES SOLDATS / DE COUBLEVIE / MORTS GLORIEUSEMENT / POUR LA FRANCE / EN SOUVENIR DU LIEUTENANT / HENRI BLANCHON MORT POUR LA FRANCE ».

Bureau d'octroi ?

Au Bérard, un édifice atypique, de plan octogonal, a été édifié sur une place. Son architecture l'apparenterait à un bureau d'octroi. Ce type d'édifice servait à percevoir l'octroi, qui était une contribution indirecte perçue autrefois par les municipalités sur les marchandises entrantes sur leur territoire. L'octroi, supprimé dans toutes les villes de France en 1791 puis rétabli en 1798, a disparu en 1948.



Bureau d'octroi ? – le Bérard

L'édicule du Bérard, construit partiellement en briques, se compose d'un seul niveau, s'ouvrant par plusieurs ouvertures, couronné d'une tour (beffroi ?). De dimensions inférieures, cette tour à deux niveaux est percée de hautes baies en plein cintre et coiffée d'un toit en pavillon.

Fontaines, lavoirs et citernes

De nombreuses fontaines et quelques lavoirs publics ont été repérés sur l'ensemble du territoire de la commune. Jusqu'à la mise en place du réseau d'eau potable⁴⁶, l'approvisionnement en eau⁴⁷ de la commune de Coublevie se faisait principalement par des fontaines de différents statuts : communales, appartenant au hameau (le Neyroud⁴⁸) ou privées (voir *infra*). Elles étaient alimentées par des sources provenant des hauteurs de Coublevie et des communes alentour ; la gestion de certaines sources privées était organisée en syndicats.

Un droit de passage des conduites privées sur des terrains communaux fut accordé par la commune moyennant la mise à disposition d'eau dans des bassins publics, comme ce fut le cas de la fontaine de la place Ernest Brochier.



« Syndicat des Eaux Allouard de Coublevie » – Grand Plan Menu

Installés dans des hameaux à des intersections de voie ou en bordure, ces équipements hydrauliques sont généralement découverts. A l'exception de la fontaine du bourg, de plan quadrilobé, les bassins sont tous rectangulaires. La plupart sont en pierre de taille calcaire, provenant essentiellement des carrières du Grand Ratz ; ils sont monolithes ou constitués de dalles agrafées. Les autres sont en béton. Quelques-uns présentent un pan incliné de lavage.

⁴⁶ Dès 1939 pour certains groupements et seulement dans les années 1960, au Divat par exemple.

⁴⁷ L'eau était utilisée pour la consommation domestique (boisson, cuisine, rinçage de la lessive), mais également pour abreuver les bêtes et réfrigérer le lait.

⁴⁸ Donnée renseignée par l'état de sections du cadastre napoléonien – ADI 6135 W 39.



Bassin monolithe – le Barthelon



Fontaine couverte – la Tivollière



Lavoir en béton – le Mollard

Les triomphes, généralement adossés à l'une des faces du bassin, sont majoritairement en pierre de taille, plus rarement en béton, et de section carrée. Bon nombre d'entre eux sont coiffés d'un pyramidion, tronqué ou non. Remarquons le couronnement en « chapeau de gendarme » du triomphe de l'une des fontaines installées au Neyroud. L'arrivée d'eau se fait principalement par un tuyau métallique, plus rarement par un dauphin à tête de poisson, parfois soutenu par une console. Sous le jet d'eau, prennent place les

barres d'appui pour récipient (amovibles ou non).



Couronnement en « chapeau de gendarme » – le Neyroud

Outre les fontaines et lavoirs, trois citernes ont été repérées sur le territoire de la commune, à la Tivollière et aux Verchères. Cette dernière a été construite par la SNCF, afin de recueillir les eaux de plusieurs sources, acheminées à la gare de Voiron par des fossés à ciel ouvert et des canalisations souterraines (ciment ou fonte), ce qui permettait d'approvisionner les locomotives alors à vapeur⁴⁹.



Citerne – la Tivollière

⁴⁹ Mairie de Coublevie sd, p. 15.

Poids public

Témoin de la vie agricole et artisanale de la commune, le poids public de Coublevie a été abandonné dans les années 1980. Installé au sud-est de la commune, en limite avec la commune de La Buisse, au lieu-dit « Chapolier », il servait à peser les pierres taillées provenant des carrières du Grand Ratz, les chars à bois...

Ce petit édicule, de plan rectangulaire, présente un appareil en pierre de taille calcaire. Le mécanisme de pesage, provenant de la fabrique « Ponts à Bascule » de Voiron, est conservé, ainsi que sa plate-forme de pesage, constituée d'un tablier de madriers de chêne, ceint de pierres de taille calcaire.



Poids public – Chapolier

Gare VSB⁵⁰

Aujourd'hui disparue, la ligne ferroviaire reliant Voiron à Saint-Béron fut mise en service en décembre 1894 dans sa portion Voiron / Saint-Laurent-du-Pont ; elle fut achevée en 1896. Créée pour faciliter le transport des produits industriels (bois, ciment, fer, liqueur...) ou agricoles (fourrages) et pour le développement touristique, elle fut abandonnée peu avant la Seconde Guerre mondiale. Cette ligne partait de la gare de Voiron, passait à la Croix-Bayard (halte), franchissait les gorges de Crossey grâce à un tunnel long de 400 mètres, avant de rejoindre Saint-Béron via Saint-Joseph-de-Rivière et Saint-Laurent-du-Pont.



VSB arrivant à la Croix Bayard

Le passage du train engendra la construction d'équipements spécifiques, à savoir gares, gares de marchandises, ponts, tunnels... A Coublevie, une petite gare, aujourd'hui remaniée, fut édiflée en périphérie du bourg, non loin du cimetière, le long du Chemin des Châtaigniers. Au lieu-dit « Wesseling », la voie ferrée du VSB coupait celle du PLM⁵¹ au moyen d'un pont ferroviaire métallique, disparu – seule une pile du pont, en pierre de taille, est conservée dans un jardin privatif.

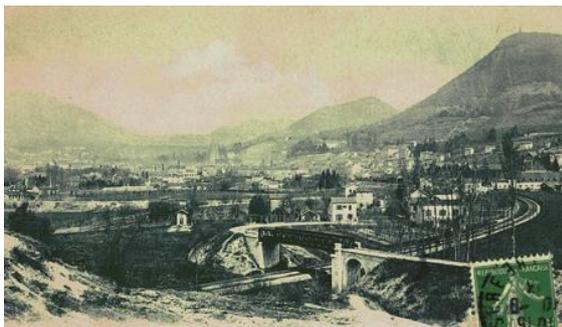


Ancienne gare du VSB – Coublevie

⁵⁰ Données historiques issues du site internet suivant, illustré de nombreuses cartes postales anciennes :

<http://trevor.hornsby.free.fr/TRAMS/VSB/VSBINTRO.html>

⁵¹ Désignée sous le sigle PLM et antérieure à la création de la SNCF, la Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée était privée. Elle desservait le Sud-est de la France.



Pont ferroviaire de la ligne du VSB franchissant la ligne du PLM à Wesseling

Habitat urbain

Maisons

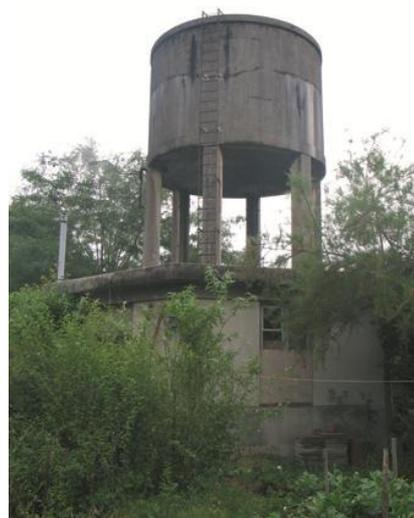
Quelques maisons à l'aspect urbain et à l'architecture soignée ont été construites sur la commune au début du 20^{ème} s., notamment dans le secteur ouest – Dalmassière, Maleyssard, la Ratz... Leurs façades sont ordonnancées, les ouvertures présentent des encadrements en ciment moulé et sont dotées de garde-corps en ferronnerie ouvragée, les chaînages d'angle en ciment moulé sont harpés, les bords de toit sont agrémentés de lambrequins en bois au décor ajouré.

Cité ouvrière

Au 19^{ème} s., afin de limiter les déplacements quotidiens des employés, parfois pénibles, et pour les « fidéliser », deux fabriques de la commune n'ont pas hésité à créer des logements : les dortoirs de la soierie Brun à la Tivollière (détruits ; voir *infra*) et la cité ouvrière des Papeteries Navarre à Wesseling (voir *infra*), accueillant huit logements. Ces constructions témoignent de la politique sociale de l'époque, du « paternalisme industriel ».

La cité bâtie à Grand Plan Menu, non loin de l'usine, était alimentée en eau grâce à un château d'eau, qui devrait être réhabilité. Erigé sur une salle d'eau de plan hexagonal, il se compose d'une cuve cylindrique en béton, portée par cinq poteaux (béton ; section carrée). A l'intérieur de la salle d'eau, un réceptacle central servait à laver le linge.

Signalons également la présence de jardins-ouvriers, situés non loin de l'usine et de la cité.



Château d'eau – Grand Plan Menu

Artisanat – industrie – commerce

Les ressources naturelles, qu'offre l'environnement, ont été exploitées au cours des siècles, notamment l'eau. La force motrice fournie par la rivière de la Morge a, en effet, favorisé l'établissement d'artifices, de papeteries, de fabriques métallurgiques et textiles... Malheureusement, peu de sites conservent aujourd'hui la trace de cette histoire socio-économique. En revanche, de nombreux équipements hydrauliques abandonnés en témoignent.

Artifices : moulins à farine, gruoirs, battoirs à chanvre...

Plusieurs moulins, traditionnellement à farine, fonctionnant à l'énergie hydraulique, sont attestés par divers documents de différentes périodes (inventaire et cadastres). Rares sont les vestiges conservés.

La plus ancienne mention de battoir, connue à ce jour, remonte à la fin du 15^{ème} s. Il était établi au lieu-dit « la Tivollière »⁵², où un autre battoir a remplacé au cours du 19^{ème} s. un ancien gruoir – propriété de Barral en 1872.

En 1809⁵³, l'inventaire des moulins à farine, réalisé par la Préfecture, comptabilisait trois roues verticales et huit horizontales sur la commune de Coublevie. Les meules provenaient de Brie et de Quaix-en-Chartreuse.

Trois sites sont signalés sur le cadastre napoléonien de 1819, à Champeyonnière, à la Tivollière et aux Verchères. Les deux derniers

⁵² MOYNE sd, p. 245 – BMG R 355, t. 1.

⁵³ ADI 7S1/1, canton de Grenoble.



Carte des artifices et industries attestés au 19^{ème} s. – extrait de la carte IGN

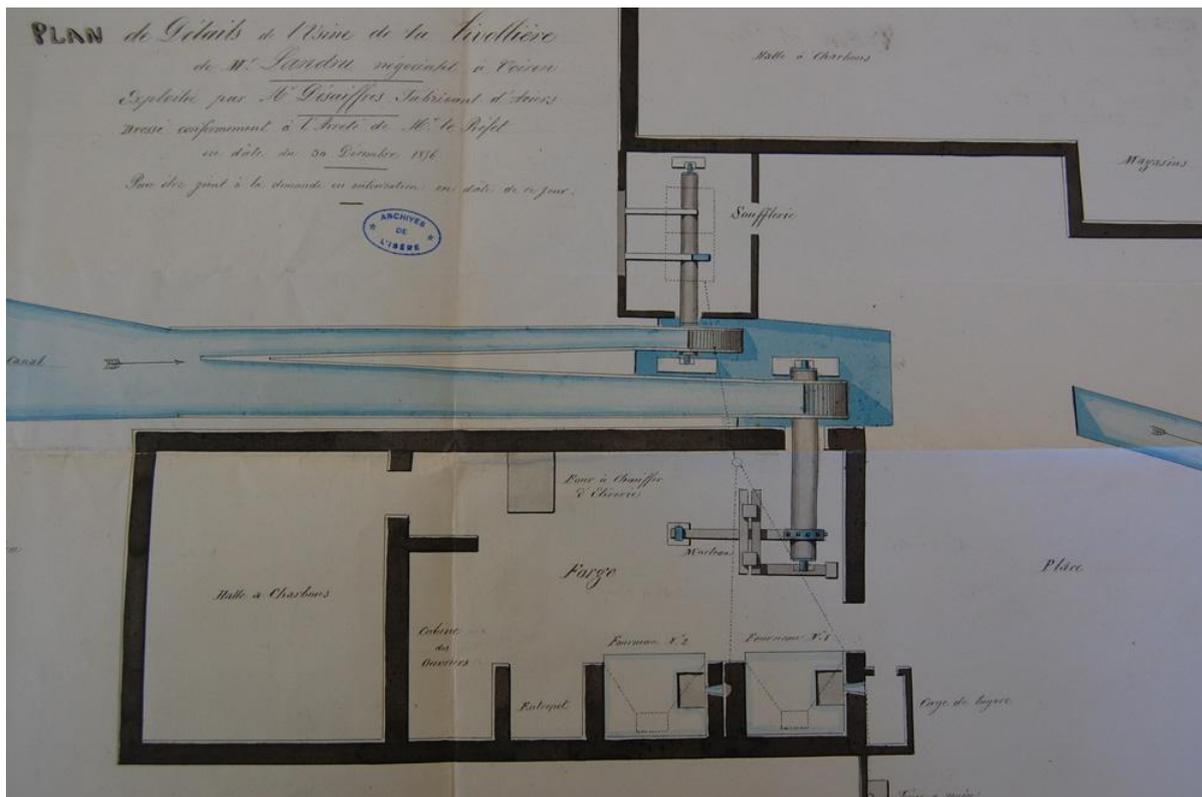
étaient la propriété de familles nobles, de Barral et de Voissant. Seuls quelques équipements hydrauliques sont aujourd’hui conservés : canal à la Tivollière et réservoir accueillant une roselière à Champeyonnière.



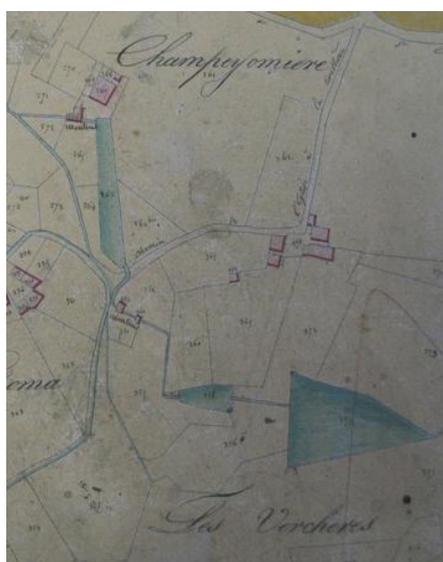
Site des artifices de Barral en 2008 – la Tivollière



Artifices de Barral à la Tivollière – cadastre napoléonien, section A



Plan détaillé de la forge Landru en 1857 à Taramont – ADI 7 S 2 / 33



Moulins situés à Champpeyonière et aux Verchères – cadastre napoléonien, section B

Métallurgie

L'activité métallurgique est attestée sur Coublevie dès le Moyen Age. Un fragment de terrier des reconnaissances de 1383 nous renseigne sur l'existence d'un martinet, installé sur le ruisseau de la Morge. Un autre, situé à « Planche Garcin », était albergé en 1488⁵⁴.

En 1819, une taillanderie⁵⁵ et une forge, appartenant toutes deux à Jean-Baptiste Ducret⁵⁶, furent établies sur la rive gauche de la Morge à la Tivollière, distantes d'environ 250 mètres. Ces deux sites furent rachetés au cours des années 1850 par Joseph Landru. La taillanderie (site amont) fut alors transformée en soierie⁵⁷ (voir *infra*). Quant à la forge (site aval), elle fut exploitée par Mr Desaffaires, fabricant d'aciers. Elle comportait alors deux feux d'affinerie « à la Rivoise », un four à réchauffer la houille, l'outillage et les artifices nécessaires à la soufflerie (mue par l'eau avec

⁵⁴ MOYNE sd, p. 245 – BMGR 6154.

⁵⁵ Usine fabriquant des outils tranchants destinés aux travaux agricoles (bêches, serpes, pioches, haches...).

⁵⁶ ADI 6135 W 39 – état de sections du cadastre napoléonien, section A : taillanderie, parcelle 88 ; forge, 81 ; charbonnière, 83.

⁵⁷ ADI 4 E 582 / 41. ADI 7 S 2 / 33 – dossier « Usine à tisser la soie Landru ». Selon G. Fauchon, Jh Landru acheta la taillanderie à Amélie-Mathilde Chauveau ; l'acte de vente aurait été déposé le 30 janvier 1853 aux minutes de maître Barral, notaire à Saint-Etienne-de-Crossey – FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, p. 136.

cylindres en bois et pistons), à la compression, à l'étirage et au martelage de l'acier. La matière première provenait des mines ou des forges d'Alleverd, de Brignoud et d'Annecy. Les différentes installations sont illustrées par un très beau plan daté de 1857 (voir *infra*), conservé aux Archives Départementales de l'Isère⁵⁸. En 1872, la forge fut transformée en scierie à bois, puis en fabrique d'allumettes et ce, jusqu'en 1897 (voir *infra*).

Précisons que la forge Jourdan, en activité dans les années 1870, associée par la suite à Replat et reprise par la famille Bret entre 1900 et 1924, se situait sur la rive droite de la Morge sur la commune de Voiron – seule l'habitation étant sur Coublevie.

Dans les années 1870, une tréfilerie d'or et d'argent, citée sans plus de précisions dans un ouvrage de 1876⁵⁹, aurait existé sur la commune.

Carrières

L'Annuaire officiel de l'Isère de 1900⁶⁰ répertorie deux carrières, qui ne sont pas localisées. Aucune donnée historique n'a été recueillie lors de cette étude. L'une d'elles pourrait néanmoins correspondre à une carrière de pierres, dont le site, épuisé, fut vendu en 1908 pour l'implantation de la fabrique « Antésite »⁶¹.

Four à chaux

L'état de sections du cadastre napoléonien nous renseigne sur l'existence d'un four à chaux installé au Gros Bois⁶². Le fait qu'il soit cadastré laisse supposer sa pérennité – à cette époque, de nombreux fours à chaux dits « temporaires » étaient construits pour répondre à des besoins ponctuels : construction d'un bâtiment...

Briqueterie – tuilerie

Une briqueterie-tuilerie, établie au Guillon, apparaît sur l'état de sections du cadastre napoléonien⁶³. Elle appartenait alors à la famille Farconnet, qui résidait au Guillon et possédait également un réservoir, situé à quelques centaines de mètres au nord-est. Ce réservoir a pu avoir un lien avec la fabrique.

Lors de cette étude, aucune autre donnée historique n'a été recueillie sur cette briqueterie-tuilerie ou sur le site d'extraction de

la matière première. Aujourd'hui, le site est occupé par un atelier et un entrepôt.



Ancienne briqueterie-tuilerie et réservoir au Guillon – cadastre napoléonien

Tissage du chanvre

Contrairement à l'ensemble du massif de Chartreuse, où la confection des gants à domicile était une activité courante aux 19^{ème} s. et 20^{ème} s., les habitants du Voironnais se tournèrent vers le tissage de toile de chanvre à domicile (métiers à tisser à bras), issu d'une tradition ancienne. Depuis le 17^{ème} s., et jusqu'au 19^{ème} s., à Voiron et dans les paroisses alentour, le chanvre cultivé était, en effet, transformé : battage afin d'extraire la fibre ligneuse de la tige, peignage des fibres, cardage et tissage. En 1700, à Coublevie, trente personnes auraient été occupées à la transformation du chanvre⁶⁴. Des blanchisseries de toiles⁶⁵ – « blancheries » ou « blancheries » – sont attestées au 19^{ème} s. sur la commune.

La « toile de Voiron » acquit une renommée par-delà les frontières grâce à sa qualité. Au 19^{ème} s., suite au déclin du tissage des toiles de chanvre et à la révolte des canuts lyonnais dans les années 1830, le tissage de la soie connut un essor dans la région voironnaise. Ce tissage artisanal fut réalisé à domicile (métiers à bras) jusque dans les années 1880, tandis que les manufactures et les usines-pensionnats (ateliers mécaniques) apparurent à partir des années 1850. Cette activité employa principalement une main-d'œuvre féminine, ayant, selon les industriels, une plus grande dextérité et finesse dans son travail que les hommes.

⁵⁸ ADI 7 S 2 / 33 – dossier « Usine métallurgique Landru ».

⁵⁹ JOANNE 1876, p. 46.

⁶⁰ ADI PER 933 / 37, p. 79.

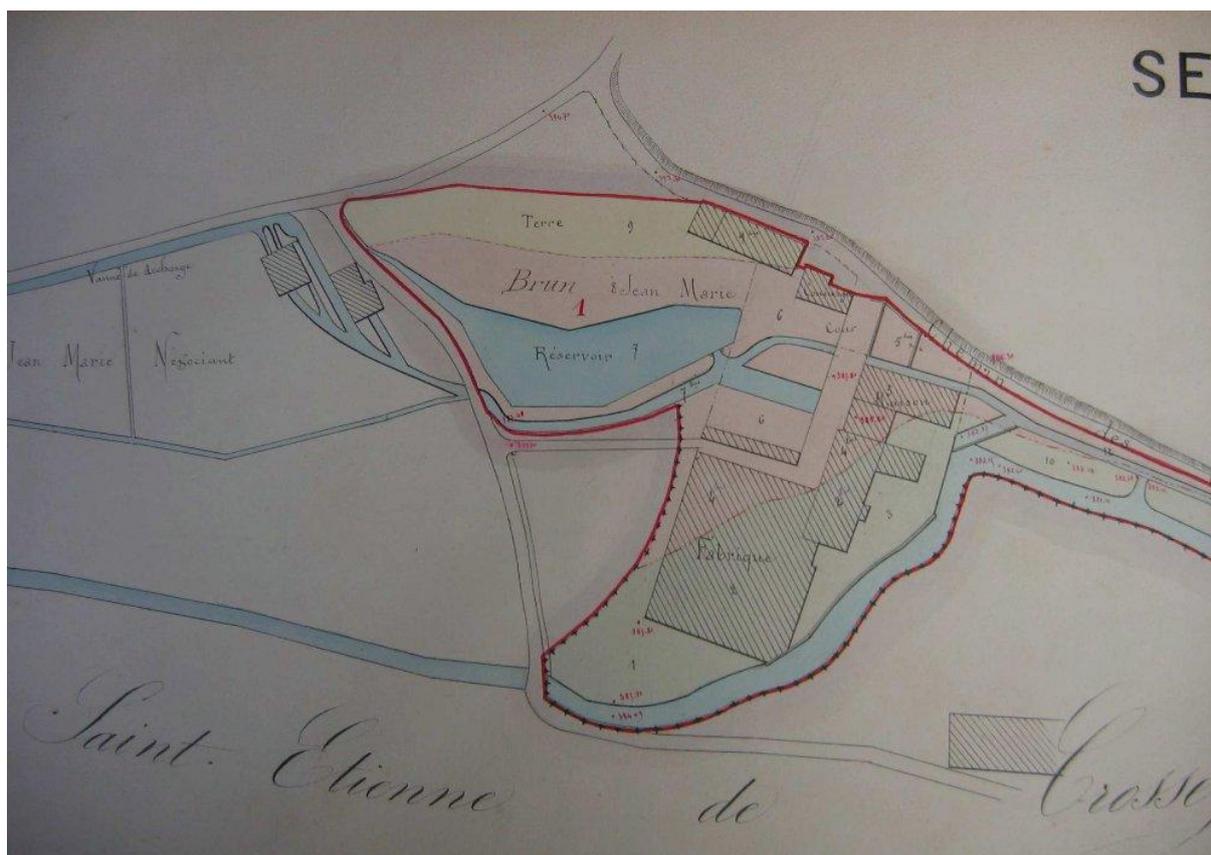
⁶¹ MOULIN 2008, p. 8.

⁶² ADI 6135 W 39 : section B, parcelle 2 appartenant à François Sibut.

⁶³ ADI 6135 W 39 : section D, parcelle 102.

⁶⁴ FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, p. 89 – source non citée.

⁶⁵ ADI 138 M 3. Les toiles, lavées successivement à la cendre de bois et aux savons spéciaux, étaient étendues dans les prés.



Plan de l'usine de tissage Brun de 1902 dressé par le Syndicat de la Morge – la Tivollière

Usines de textile

Au 19^{ème} s., la commune comptait quelques usines de textile installées sur les rives de la Morge. Il en reste très peu de vestiges, les bâtiments ayant été soit détruits (soierie Landru – la Tivollière), soit très remaniés (soierie Berthet et Tivollier – Wesseling). Les usines de Coublevie attirèrent, à la fin du 19^{ème} s., quelques 600 ouvriers extérieurs⁶⁶. Durant l'entre-deux-guerres, dans les années 1920-1930, de nouveaux ateliers de tissage furent ouverts, principalement dans le secteur du Bérard, maintenant leur activité jusque dans les années 1980 ; ils étaient équipés de métiers à tisser électrifiés. Leur architecture, identifiable à la forme de leur toit, les sheds, marque le paysage de la commune. Parmi ces ateliers, un tissage de velours était équipé, au début du 20^{ème} s., de 16 métiers, utilisant une force de 12 CV ; en 1939, il employait 22 personnes, fabriquant à façon toutes sortes de velours⁶⁷.

Evoquons la soierie de Joseph Landru, qui succéda dans les années 1850 à la taillanderie Ducrest, située à l'écart du hameau de « la Tivollière », sur la rive gauche du ruisseau de la Morge. Elle devint par la suite la propriété de Jean-Marie Brun, issu d'une famille de fabricants d'étoffes de soie et maire de Coublevie. Malheureusement détruite dans les années 2004, cette soierie constituait un remarquable exemple d'architecture industrielle. Son développement fut tel qu'un pensionnat d'une capacité de 200 lits fut bâti pour loger les ouvrières, issues des campagnes environnantes, pendant leur semaine de travail. En 1888, l'usine comptait 221 métiers à tisser⁶⁸ – contre 250 vers 1895 – employant 300 personnes. Satins grèges et cuits y étaient produits. Les tissages Brun fonctionnèrent jusqu'en 1960, date à laquelle le site fut cédé aux Papeteries de Voiron et des Gorges, qui l'occupèrent jusque dans les années 1990.

⁶⁶ ROJON 2007, 3^{ème} partie, chapitre 12-3.
http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2007/rojon_j#p=298&q=coublevie&=20&a=highlight

⁶⁷ BOZON 1943, p. 314. Cet atelier de velours pourrait correspondre à l'atelier Billon, mentionné par G. Fauchon – FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, p. 97.

⁶⁸ Cet atelier de tissage était équipé de métiers à tisser Béridot et Tournier, fabriqués à Voiron.

Papeteries

Dès le 18^{ème} s., dans le Bas-Dauphiné, et notamment aux alentours de Voiron, l'activité papetière se développa, utilisant les déchets de toile de chanvre, qui fit par ailleurs la renommée de Voiron (voir *supra*).

Technique du chiffon*

Les chiffons, triés et sélectionnés selon leur finesse, étaient déposés dans le « pourrissoir », c'est-à-dire une fosse de pierre installée dans une salle voûtée, chauffée à température constante, dans laquelle les chiffons mouillés étaient mis à fermenter. Ces chiffons étaient ensuite découpés en lanières dans un « dérompoir », grâce à un dispositif de lames de faux fixées verticalement. Après avoir été pilés au moyen de maillets en bois, actionnés grâce à l'énergie hydraulique, ils étaient mis à la trempe jusqu'à l'obtention d'une pâte, utilisée pour confectionner des feuilles de papier.

* ROUX, JL, *Une histoire des papeteries Navarre et de Champ-sur-Drac (1902-1982), petite porte des Alpes dauphinoises*, imp. des Deux-Ponts, 1997, p. 92.

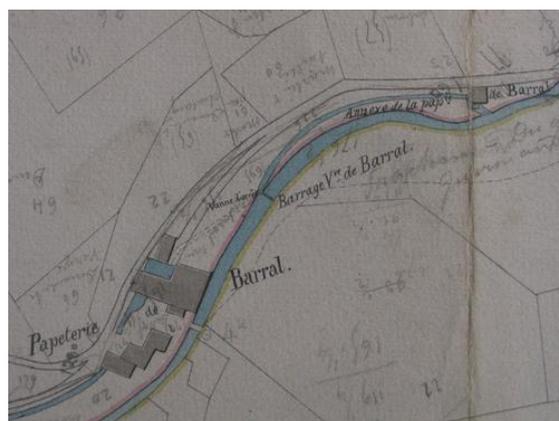
Deux papeteries sont attestées au début du 19^{ème} s. sur la commune, employant en 1815 45 ouvriers⁶⁹. En 1819, seule la papeterie implantée aux Gorges, en bordure de la Morge, est indiquée sur le cadastre napoléonien ; elle appartenait alors à la famille Couvat-Duterrail⁷⁰. Dans les années 1820, une de fabrique de papier gris et de carton fut projetée par les frères Desmoulins aux Prairies dans un bâtiment leur appartenant⁷¹. En 1860, Alexis Bertholet établit une papeterie à Wesseling, le long de la Morge⁷².

La plus ancienne papeterie, située aux Gorges, au nord du hameau du Camet, est aujourd'hui ruinée. Ce site pourrait correspondre à celui d'un moulin à papier attesté au milieu du 17^{ème} s.⁷³. En effet, des vestiges de voûtes d'arêtes attribuables à l'époque moderne tendraient à confirmer cette hypothèse. La papeterie des Gorges appartenait en 1819 à Mr Couvat-Duterrail,

puis à la famille de Barral⁷⁴. A cette époque, l'usine a fait l'objet d'agrandissements et comportait une annexe, construite à une centaine de mètres en aval, au sud-ouest. Partiellement détruite par la crue de la Morge de 1897, la papeterie aurait cessé son activité en 1899.



Papeterie des Gorges en 1819 – cadastre napoléonien



Papeterie des Gorges en 1872 – ADI 6 S 3 / 60

La papeterie Bertholet, en activité depuis 1860, produisait du papier de qualité supérieure sous la marque « Bertholet frères Wesseling ». En 1897, la papeterie fusionna avec la papeterie Lafuma, installée à Paviot (Voiron) depuis 1843, sous la raison sociale « Lafuma et Bertholet à Voiron ». En 1901, suite à l'association d'André Navarre⁷⁵, la société prit le nom de « Lafuma-Bertholet-Navarre », qui devint, en juin 1919, « Société anonyme des Papeteries Navarre ». A partir de cette période, l'usine ne cessa de se moderniser et ferma ses portes dans les années 1975-1980, suite à la crise mondiale de 1975 et au choc pétrolier de 1979 qui frappèrent l'industrie papetière.

⁶⁹ ADI 138 M 9. BOZON 1943, p. 281.

⁷⁰ Données issues du cadastre napoléonien et de l'état de sections – ADI 6135 W 39.

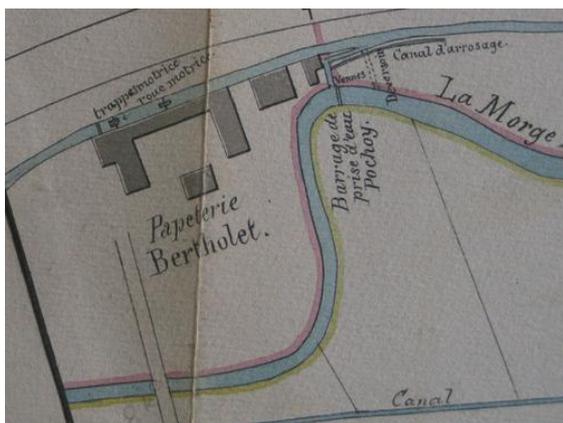
⁷¹ ADI 7 S 2 / 33 – dossier « Papeterie des Srs Desmoulins frères ».

⁷² ADI 7 S 2 / 33 – dossier « Fabrique de papiers Bertholet ».

⁷³ Péréquaire – ADI 4 E 582 / 2.

⁷⁴ D'après le plan de la vallée de la Morge dressé en 1872 – ADI 6 S 3 / 60.

⁷⁵ Ingénieur diplômé de l'École Centrale des Arts & Manufactures de Paris en 1890.



Papeterie Bertholet en 1872 – ADI 6 S 3 / 60

Fabrique d'allumettes

A la fin du 19^{ème} s., une fabrique d'allumettes fut installée dans l'ancienne forge de Jean-Baptiste Ducrest, située au lieu-dit « Taramont », sur la rive gauche de la rivière de la Morge (voir *supra*).

Selon une description donnée par V-E Ardouin-Dumazet⁷⁶, « les bûches sont nettoyées, puis soumises à d'ingénieuses machines qui font tomber, à torrents, des bûchettes rondes ou carrées, suivant les qualités demandées ; une autre machine s'en empare, les trie, jette tous les morceaux qui n'ont pas les dimensions nécessaires ; une 3^{ème} secoue ces brins comme dans une poêle à frire, ils viennent se placer d'eux-mêmes en paquets ronds, qui sont ensuite liés et emballés entre des lattes formant un cylindre renfermant plus de 200000 allumettes. (...) Les machines de l'usine des Gorges peuvent fabriquer 5 millions d'allumettes carrées et 1 million de rondes par jour ».

Fabrique « Antésite »⁷⁷

Noël Perrot-Berton, pharmacien et interne aux hôpitaux de Lyon, fut sollicité en 1898 par un ami, cadre des chemins de fer, pour élaborer une boisson désaltérante et sans alcool pour les cheminots. Grâce à ses recherches, il mit au point le « Concentré Antésite », à base d'extraits naturels de réglisse, à diluer dans de l'eau. Ce concentré, qui connut rapidement une certaine notoriété, fut produit industriellement dès 1899 à Coublevie, où il est encore fabriqué selon un savoir-faire spécifique et centenaire.

L'usine, implantée aux portes de Voiron, en périphérie ouest de la commune, est un bel exemple d'architecture industrielle du début du 20^{ème} s. L'ensemble comprend plusieurs

bâtiments, disposés plus ou moins en U et pour la plupart couverts de sheds, correspondant aux différentes opérations nécessaires à l'élaboration du produit : atelier de broyage, atelier d'extraction, atelier d'embouteillage et de conditionnement, entrepôt de stockage et laboratoire de recherche, bâtiment administratif. Bien que des modifications furent apportées ultérieurement (agrandissements, création de bâtiments...), l'ensemble conserve une unité et se distingue par son fronton, portant l'enseigne « Antésite ».



Ancienne vue aérienne de la fabrique « Antésite »

Artisanat – commerces

Au début du 20^{ème} s., la commune comptait quelques ateliers artisanaux (charronnerie, forge, cordonnerie, serrurerie, ateliers de charpente, menuiserie, scierie, tonnellerie, taille de pierre⁷⁸...) et commerces (boulangerie, épicerie, cafés, restaurants...), situés dans le bourg ou dans certains hameaux – la Tivollière, le Massot, le Neyroud... Aujourd'hui, rien ne distingue ces bâtiments des habitations, si ce n'est parfois la présence de baies de boutique.

Des commerces ambulants sillonnaient également le territoire de Coublevie.

Données générales sur les industries et commerces de Coublevie⁷⁹ au début du 20^{ème} siècle :

- *Alimentaire* : boulangeries (3), épicerie (5 en 1924), restaurants (7 en 1900 ; 13 en 1924).
- *Travail de la pierre* : carrières de pierre (2 en 1900).

⁷⁸ Selon un renseignement oral, cet atelier, en activité jusque dans les années 1930, produisait des osselets dans la chute de taille de pierre.

⁷⁹ D'après les annuaires officiels de l'Isère de 1900 et 1924 – ADI PER 933/37, p. 79 ; ADI PER 933/56, pp. 115-116.

⁷⁶ ARDOUIN-DUMAZET 1911, pp. 69-70.

⁷⁷ AHPPV 2005, pp. 124-125. Site internet d'Antésite : <http://www.antesite.com/>

- *Travail du bois* : charpentiers (2 en 1900 ; 3 en 1924), menuiseries (4 en 1924), scieries mécaniques (3 en 1924), tonnelleres (3 en 1924).
- *Travail du métal* : charron (1 en 1924), fabrique d'acier Replat (1900), forgerons (2 en 1924), serrurier (1 en 1924), taillanderie Bret (1924).
- *Travail du textile* : soieries (2).
- *Autres* : cordonnerie (1 en 1924), papeteries (2 en 1900 ; 1 en 1924), fabrique de boissons Antésite (1924).
- *Services* : écoles libres des Frères maristes et des Religieuses de la Croix (1900), garde-champêtre, géomètre (1 en 1900), receveur-buraliste (1 en 1924).

Patrimoine rural

- Les activités et les cultures traditionnelles

L'économie de Coublevie a longtemps reposé sur l'agriculture. Jusqu'à la fin du 19^{ème} s./début du 20^{ème} s., il s'agissait d'une économie paysanne de subsistance. Lors du développement de l'industrie textile et afin de mieux vivre, les gens ont pratiqué le double-emploi. L'exode rural des années 1950-1960 a entraîné un déclin de l'agriculture. Aujourd'hui, seuls deux agriculteurs, doubles-actifs, sont en activité sur la commune.

*Cultures*⁸⁰

Chaque famille vivait autrefois en autarcie, le surplus de production étant vendu au marché de Voiron (œufs, tommes, beurre...). Le potager se composait principalement de pommes de terre, choux, haricots, pois, navets...

Outre la culture domestique, la culture céréalière, qui constitua longtemps la base de l'agriculture préalpine, était importante. Selon les Statistiques Agricoles de 1892, froment, seigle, sarrasin, avoine et orge étaient cultivés⁸¹. La culture intercalaire était parfois pratiquée, les céréales poussant entre les pieds de vigne. Aujourd'hui, un petit nombre de parcelles sont plantées de maïs.

Les vergers, composés principalement de noyers, pommiers, poiriers..., étaient nombreux⁸². Quelques-uns sont encore

⁸⁰ ADI 137 M 30 – Statistiques Agricoles de 1892. ADI 137 M 70 – Statistiques Agricoles de 1922.

⁸¹ En 1892, 180 hectares étaient dédiés à la culture du froment, 12 au seigle, 10 au sarrasin, 9 à l'avoine, 2 au maïs et 1 à l'orge. En 1922, les surfaces diminuèrent, notamment pour le blé et le froment, cultivé sur seulement 105 hectares.

⁸² En 1892, le noyer était planté sur 25 hectares, 1500 arbres étant considérés en « pleine production », et 1000 quintaux de

conservés, notamment des noyeraies de faible surface. Le châtaignier était également cultivé pour ses fruits, mais aussi son écorce. Très riche en tanin, elle fut utilisée en mégisserie jusqu'à la fin du 19^{ème} s. Du bois de Coublevie était envoyé à Annonay, un important centre de tannerie⁸³.

D'autres cultures étaient destinées à l'alimentation du bétail : maïs fourrager, vesce ou dravière. Outre les prairies naturelles, des prairies artificielles étaient ensemencées de trèfle, de sainfoin, de luzerne ou de mélanges de légumineuses.

Chanvre

Le chanvre était cultivé depuis le 17^{ème} s. à Voiron et dans les paroisses alentour (voir *supra*, § Tissage du chanvre) pour la confection de cordage mais surtout de toile à domicile ou dans de petits ateliers.

Le chanvre récolté à la fin de l'été était trié de ses graines, attaché en « poignées », qui étaient mises à rouir dans des « serves ». Après avoir été immergées durant une semaine, elles étaient mises à sécher sur le sol pour être broyées. Les fibres ligneuses extraites étaient ensuite peignées, puis nettoyées et triées.

Viticulture

La viticulture est attestée dès l'Antiquité sur le territoire allobroge, auquel est rattachée la commune étudiée. Cette tradition s'est maintenue jusqu'au 20^{ème} s. Au 19^{ème} s. et 20^{ème} s., chaque agriculteur cultivait une petite parcelle de vigne, afin de subvenir à sa consommation de vin. Si la récolte était bonne, le surplus était vendu à des négociants, ce qui procurait un complément de revenus.

Au 19^{ème} s., la culture en treilles⁸⁴ ou en hautains était répandue. Elle permettait de cultiver entre les rangées d'arbres et de vignes. Selon une description d'Hector Blanchet, « la vigne (...) s'enlace amoureusement au cerisier de la plaine, et caresse, de ses pampres vagabonds, les récoltes abondantes qui mûrissent à ses pieds »⁸⁵.

Dans les années 1880, une bonne partie du vignoble isérois fut atteinte par le phylloxera. Si aucune donnée concernant celui de Coublevie n'a été trouvée lors de cette étude, on sait que ceux de La Buisse et de Voreppe

châtaignes furent récoltés ; en 1922, 200 quintaux de noix furent ramassés et 300 de châtaignes.

⁸³ Renseignements oraux recueillis lors de cette étude.

⁸⁴ Etat de sections du cadastre napoléonien – ADI 6135 W 39.

⁸⁵ BLANCHET sd, p. 5 – BMG O 14150.

étaient infestés par cet insecte⁸⁶. En 1892, le vignoble occupait 247 hectares, soit plus d'un tiers de la surface actuelle, contre 215 en 1922. Les coteaux de Coublevie, bien exposés au sud, ont été privilégiés pour cette culture ; ils sont aujourd'hui urbanisés. L'arrêt de la viticulture a fait tomber dans l'oubli ces pratiques agricoles anciennes et a modifié les paysages. Seuls quelques pressoirs conservés dans les granges et maisons de type vigneron en témoignent.

Hautain*

Un arbre sert de tuteur à la vigne, la contraignant à prendre de la hauteur pour dégager de l'espace au sol. Cette pratique permet de cultiver des céréales, ou autres, entre les rangées et de protéger les grappes de l'humidité automnale dans les régions peu propices à la viticulture, afin de gagner en maturité et en qualité du vin. L'arbre est régulièrement taillé pour ne pas faire ombrage à la vigne et aux cultures.

La généralisation de cette pratique date du Moyen Age et de l'époque moderne dans les régions les moins favorables à la culture de la vigne. Selon un texte de 1600 d'Olivier de Serres, « En Haut Dauphiné, près de Grenoble, et en Savoie, les vignes sont arbustives et hautes et grimpent avec admiration hautement sur les arbres, où pour les froidures des proches montagnes on est contraint de les y loger (...) ».

La culture en hautain se pratique encore en Haute-Savoie, notamment au bord du lac Léman, et en Haute-Garonne.

* POINTEREAU, Ph., *La diversité des systèmes arborés et des pratiques de gestion dans le sud d l'Europe : les dehesas ibériques et les hautains méditerranéens*, 1^{er} colloque européen sur les trognons, 26-28 oct. 2006 – http://www.maisonbotanique.com/dyn/3acte_11_pointereau_%28leger%29.pdf

Elevages

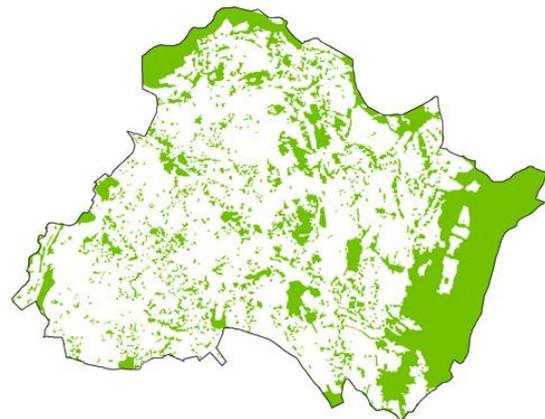
L'élevage est une tradition ancienne sur le massif de Chartreuse. Au Moyen Age et à l'époque moderne, on pratiquait principalement l'élevage ovin. Les troupeaux ayant occasionné de nombreux dégâts sur la végétation, il fut réglementé et disparut à la fin du 18^{ème} s. / début du 19^{ème} s., au profit des bovins et de la filière laitière. Dans les années 1940, le lait était collecté par la coopérative laitière de Voiron, puis par la coopérative ORLAC au début des années 1960.

Concernant la sériciculture, ou élevage du ver à soie, les statistiques agricoles du 19^{ème} s. sont muettes.

Forêt

Aucune donnée concernant l'exploitation forestière n'a été recueillie lors de cette étude. On sait seulement que l'écorce de châtaignier, utilisée en mégisserie jusqu'à la fin du 19^{ème} s., notamment à Annonay, était récoltée.

La forêt occupe aujourd'hui une faible surface, principalement sur les coteaux se développant au nord et à l'est de la commune. Elle se compose essentiellement de feuillus.



Surface actuelle de la végétation arborée

- Le bâti : volume, implantation, typologies

Les maisons rurales, vigneronnes et les granges-étables, composantes autrefois essentielles du patrimoine de Coublevie, témoignent de la société rurale et de l'économie agro-pastorale du début de la période contemporaine. Ces édifices constituaient l'entité des groupements, qui n'avaient jusqu'au milieu du 20^{ème} s., pour la plupart, que des fonctions agro-pastorales.

D'autres structures, de moindre importance, illustrent la vie domestique et des usages aujourd'hui révolus : four à pain, séchoirs à noix... Signalons l'absence de travail à ferrer⁸⁷ du fait de la présence de maréchaux-ferrants sur les communes alentour.

⁸⁷ Structures en bois, destinées à faciliter le ferrage des bêtes de traits, en les maintenant par des sangles. La patte de l'animal à ferrer était placée sur une sorte de repose-pied, placé à l'arrière ; à l'avant, un joug permettait de maintenir sa tête.

⁸⁶ ADI 146 M 1.

Maisons rurales

Les maisons rurales, fréquemment remaniées ou réhabilitées, revêtent une double vocation, domestique et agricole. L'étude de terrain en révèle deux types :

- *Type unitaire*

Dans ce type, les différentes fonctions sont regroupées dans un bâtiment unique, lequel comprend des espaces propres à chaque activité : logis, grange-étable... Il s'agit du type dominant sur la commune. Le plan adopté majoritairement est rectangulaire. Les différents espaces peuvent être accolés, c'est-à-dire placés sous un même toit généralement à deux pans, avec ou sans croupe, ou juxtaposés, autrement dit couverts par deux toitures distinctes, le plus souvent à deux pans. Les ouvertures du logis et des dépendances sont percées dans le mur-gouttereau orienté au sud.



Maisons rurales de type unitaire accolé – Orgeoise et Dalmassière



Maison rurale de type unitaire juxtaposé – Grand Plan Menu

- *Type dissocié*

Ce type, minoritaire sur la commune, se caractérise par un ensemble de bâtiments indépendants, abritant le logis et la grange-étable. Ces ensembles sont généralement organisés autour d'un espace ouvert (cour), à l'exception de quelques rares propriétés, plus importantes, closes de murs. Ils peuvent résulter du développement d'une maison rurale de type unitaire. Précisons que, lorsque certains ensembles sont implantés en hameau, ils sont parfois difficiles à identifier, les dépendances n'étant pas toujours situées à proximité.

Le logis, de plan rectangulaire ou massé, est le plus souvent coiffé d'un toit à deux pans, couvert à l'origine de tuile écaillée ou de tuile canal. Elevé sur plusieurs niveaux, il s'ouvre par plusieurs travées d'ouvertures percées au sud ou sur la façade sur cour.

Les dépendances, autonomes et couvertes d'un toit à deux pans, abritent généralement une grange flanquée d'une ou deux étables, parfois d'un hangar ; l'ensemble est surmonté du fenil (voir *infra*, § *Granges-étables*).



Maison rurale de type dissocié – le Pilet

Quel que soit le type de maison rurale, le logis comporte plusieurs niveaux, à savoir un rez-de-chaussée, un étage, plus rarement deux, et un niveau de comble pouvant être à surcroît – le comble à surcroît permettant d’augmenter le volume sous toiture, utilisé pour le stockage. Le logis s’ouvre le plus souvent par deux ou trois travées d’ouvertures, percées dans le mur-gouttereau orienté au sud.

Maisons de type vigneron

Quelques maisons, bâties au Barrioz, au Guillon, au Massot, au Neyroud, à la Tivollière..., présentent des caractéristiques différentes de celles de la maison rurale, notamment au niveau de l’organisation. Ce type, également repéré dans le Grésivaudan (Les Marches, Saint-Baldoph, Saint-Vincent-de-Mercuze...), s’apparente à la maison vigneronne. Les différentes fonctions sont ici superposées : le rez-de-chaussée abrite des espaces dédiés au cellier et à la vinification⁸⁸, tandis que l’étage est réservé à l’habitat ; un escalier extérieur en pierre dessert ce niveau, protégé par une importante dépassée de toiture.



Maisons de type vigneron – la Tivollière et le Neyroud

⁸⁸ Aucune de ces maisons n’ayant été visitées lors de cette étude, il est impossible de préciser si ces espaces sont voûtés ou simplement planchéiés.

Ce type vigneron, témoin d’une activité et de traditions aujourd’hui disparues, mérite d’être valorisé. Il pourrait correspondre à un type ancien, du temps où la culture de la vigne était importante.

Granges-étables

Les granges-étables comportent une grange et une étable, voire deux, rarement traversantes, surmontées du fenil. Elles sont parfois flanquées d’un hangar, le plus souvent construit a posteriori. Ces bâtiments sont coiffés d’un toit à deux pans, traditionnellement couvert de tuile canal ou de tuile écaille.

Les accès aux différentes parties sont généralement percés en mur-gouttereau. La porte grangère, plus haute, est le plus souvent couverte par un linteau droit – de rares exemples de porte grangère couverte d’un arc ont néanmoins été repérés, notamment au Thomas⁸⁹. La porte ouvrant sur l’étable, de plus petites dimensions, présente un linteau droit en pierre en taille ou en bois. Ces ouvertures sont fréquemment surmontées de celles permettant d’engranger le foin dans le fenil.



Grange-étable – la Coquasse



Arcades – le Thomas

⁸⁹ Parcelles cadastrales AK 50, 54, 55 et 58.



Chasse-roue d'une arcade – le Thomas

Fours à pain⁹⁰

Eléments importants de la vie domestique jusqu'à la première moitié du 20^{ème} s., quelques fours à pain sont aujourd'hui conservés au sein de propriétés privées ou dans des hameaux. L'état de sections du cadastre napoléonien montre qu'ils étaient soit privés, soit propriété du hameau⁹¹, notamment du Camet, du Guillon (disparu)... Au milieu du 17^{ème} s.⁹², on trouvait des fours communs au Barlioz, à Gonsollonnière, Latout, la Tivollière ...

Les rares fours à pain observés sont des structures indépendantes, coiffées d'un toit à deux pans couvert de tuiles canal ou de tuile écaille.



Four à pain – le Bouvier

Ils comportent une brasière en molasse ou en terre réfractaire, généralement fermée par une tôle munie d'une poignée. L'autel en molasse

ou en briques peut être équipé d'un cendrier permettant de récupérer la cendre utilisée pour le lavage du linge (lessif). Afin d'évacuer la fumée, certains fours sont dotés d'une hotte (briques) et d'une souche de cheminée, d'autres ne comportent qu'une simple dalle horizontale, débordante, placée au-dessus de la brasière et protégeant la charpente d'éventuels retours de flamme ou des étincelles.



Brasière en molasse et dalle débordante – le Bouvier

Fontaines et puits privés

Bien que la plupart des hameaux fussent équipés de fontaines ou de lavoirs publics, certaines maisons possédaient leur propre fontaine. Ces fontaines privées répondaient globalement aux mêmes caractéristiques décrites *supra* (§ Fontaines, lavoirs et citernes). Remarquons néanmoins celle d'une maison située à Chapolier, qui se distingue par ses dimensions spectaculaires, environ 15 mètres de longueur ! Ou encore la composition élaborée du triomphe d'une fontaine du Pilet.



Fontaine privée – Chapolier

⁹⁰ Coll. 2002.

⁹¹ ADI 6135 W 39 – état de sections du cadastre napoléonien.

⁹² Péréquaire de Coublevie – ADI 4 E 582 / 2.



Fontaine – le Pilet

Parmi les rares puits repérés lors de cette étude, certains comportent une superstructure métallique, couverte d'un toit à deux pans ; elle porte le rouleau de bois, activé par une manivelle, sur lequel s'enroule la chaîne. A noter la particularité d'un puits creusé à Voissant, qui a pour margelle une ancienne conche de pressoir.



Puits – Latout



Conche réutilisée en margelle – Voissant

Séchoirs à noix

Les quelques séchoirs à noix observés, dits en « sacoché », sont installés sous la dépassée de toiture, afin d'être protégés des intempéries.



Séchoir en sacoché – le Massot

Pressoirs

Très peu de pressoirs nous ont été signalés⁹³ lors de cette étude. Néanmoins, l'importance de la vigne au 19^{ème} s. et début du 20^{ème} s. laisse supposer qu'un grand nombre de maisons en étaient équipées.



Pressoir – le Divat

⁹³ Au Camet et au Divat.

Matériaux, façades et toitures

Pour les périodes antérieures au début du 20^{ème} s., la matière première était prélevée dans le sous-sol et l'environnement naturel. Afin de limiter le coût des matériaux, majoré par les frais de transport, la pierre, la terre et le sable⁹⁴ étaient extraits localement, la chaux provenait du calcaire local et le bois des forêts environnantes.

Maçonneries

A Coublevie, et plus largement dans le secteur voironnais, les maçonneries traditionnelles utilisent deux matériaux de constructions différents, parfois associés, la pierre et la terre.

▪ La pierre

Utilisée sous forme de moellons (molasse, gneiss, grès, calcaire...), la pierre est employée dans les maçonneries hourdées au mortier de chaux. La pierre de taille – principalement du calcaire et de la molasse – ou de simples blocs équarris – en cas de bâti plus modeste ou de surélévation tardive – servent à dresser les chaînes d'angle.

Traditionnellement, un enduit à la chaux couvrait les maçonneries des habitations, contrairement à la mode actuelle qui consiste à les mettre à nu. Le manque de soin accordé à la construction (assises irrégulières ; moellons) était masqué par cet enduit couvrant, qui constituait également une protection contre les intempéries – érosion due au ruissellement des eaux pluviales et au vent – et améliorait l'isolation thermique. En revanche, les maçonneries des dépendances étaient rarement enduites, car généralement protégées par une importante dépassée de toiture.

Sur les enduits observés, les chaînes d'angle sont généralement recouvertes.

▪ Le pisé⁹⁵

Outre la pierre, l'utilisation de la terre sous forme de pisé est également largement répandue sur l'ensemble de la commune. La terre était généralement extraite sur le site de construction. Si ce matériau est très courant dans le Dauphiné, il est plutôt rare en Chartreuse, localisé principalement sur le piémont ouest du massif.

Le pisé est un béton de terre crue compactée, composé de limons, de sables et de graviers

(dégraissants), et d'argile (liant). Sa mise en œuvre se fait au moyen de banches de 2 à 3 m de largeur sur environ 1 m de hauteur ; les banchées sont droites ou biaisées⁹⁶. Un lit de chaux – ou de terre – assure généralement la cohésion et l'adhérence des banches, notamment au niveau des chaînes d'angles où les lits sont espacés de quelques dizaines de centimètres. Afin d'éviter les remontées capillaires, les fondations et le soubassement sont maçonnés. A Coublevie, les maçonneries se développent sur la hauteur du soubassement, voire du rez-de-chaussée, le pisé s'élevant au-dessus.



Grange-étable – le Guillon



Enduit sur pisé – le Guillon

A l'instar des constructions en pierre, le pisé était généralement protégé de l'humidité et des guêpes par un enduit à la chaux, ou un simple

⁹⁴ Selon un témoignage oral, du sable était prélevé pour des besoins domestiques dans le secteur du Crest.

⁹⁵ Pour de plus amples renseignements et références bibliographiques sur le pisé, consulter le site internet du laboratoire de recherche CRAterre : <http://craterre.org/>

⁹⁶ Les joints verticaux obligent à poser un fond de banche à chaque banchée ; la banchée est alors plus rigide et la surface du mur réalisé en une fois plus importante. Quant aux joints obliques, en général à 45°, ils améliorent la reprise de deux banchées ; le montage est ainsi facilité, le fond de banche n'étant pas nécessaire ; en revanche, le damage sur un pan incliné est plus délicat.

badigeon, le plus souvent disparu. Sur ce matériau, l'enduit ne doit être en aucun cas imperméable, afin de permettre les transferts d'humidité entre l'intérieur et l'extérieur – l'enduit ciment étant à proscrire. Des traces d'enduit sont conservées sur quelques bâtiments.

▪ Autres

De très rares exemples de pan-de-bois, hourdé de briques, ont été observés sur la commune, notamment à la Tivollière et au Massot.



Pan-de-bois – la Tivollière

Signalons également l'utilisation du béton moulé, plus tardive, au niveau des chaînes d'angle et des encadrements d'ouvertures.

Toitures

Le bâti traditionnel de Coublevie adopte majoritairement un toit à deux pans. Celui-ci présente une faible pente par rapport au toit du cœur de massif, induite par le matériau de couverture. La tuile canal, très répandue sur la commune, nécessite, en effet, une pente faible pour sa mise en œuvre. Elle provenait vraisemblablement de la tuilerie de Coublevie ou de celles implantées au 19^{ème} s. à Voreppe, Saint-Joseph-de-Rivière ou encore en Valdaine. Notons que les bords de toit des maisons à caractère urbain⁹⁷ sont décorés de lambrequins en bois ajouré.

⁹⁷ Maisons situées à Dalmassière, la Ratz, Maleyssard...



Lambrequin de toit – la Ratz

Les demeures et les maisons bourgeoises sont coiffées de toiture imposante, parfois élaborée, affirmant le statut social du propriétaire : toit à quatre pans à pente forte (Ecole Nationale, le Bérard, la Tivollière...), toit brisé (Grand Plan Menu, Voissant...). Ces toits, couverts de matériaux « nobles » (ardoise, tuile écaille vernissée), sont généralement agrémentés de beaux épis faîtières en zinc pouvant encadrer une crête faîtière.



Élégante couverture en tuile écaille vernissée – la Tivollière



Crête faîtière – Champeyonnière

La plupart des toitures des bâtiments agricoles et des maisons de type vigneron présentent d'importantes dépassées de toiture, notamment au niveau de la façade principale, afin de protéger l'escalier ou les accès, et de mettre à sécher le chanvre et/ou les noix récoltés à l'abri des intempéries.

Si le bâtiment est implanté sur une pente, le sens du faîtage est généralement identique au sens de cette dernière.

Un exemple de génoise est visible sur une demeure au Neyroud. Elle est composée de quatre rangs de tuiles canal, qui permettent ainsi une meilleure protection des façades tout en affirmant le rang social du propriétaire. Ce type de corniche, répandu dans le sud de la France et associé à des couvertures en tuiles canal, se retrouve jusqu'à Grenoble sur des bâtiments du 18^{ème} s. couverts d'un toit à pente faible⁹⁸.



Génoise – le Neyroud

Ouvertures

Le percement des ouvertures des logis traditionnels est conditionné par l'exposition et par la voie, notamment dans les groupements. L'orientation au sud est néanmoins privilégiée.

Les ouvertures, réparties en travées (1 à 3), présentent des encadrements en pierre de taille (calcaire, molasse), en briques et plus rarement en bois ou en béton moulé. L'utilisation de la brique, répandue au cours du 19^{ème} s., permet de couvrir les ouvertures d'un arc segmentaire.

Quelques exemples d'ouvertures aux formes anciennes et/ou avec des décors sont aujourd'hui préservés sur des habitats seigneuriaux identifiés, mais aussi sur de modestes maisons : croisées, fenêtres à traverse ou à meneau, moulures (chanfrein amorti en congé, accolade...), appui mouluré... On peut en voir notamment dans les hameaux du Barrioz, de la Tivollière... La qualité architecturale de ces ouvertures indique le caractère noble de l'habitat et leur modénature permet assurément de les dater de l'époque moderne (voir *supra*, § Maisons seigneuriales).

⁹⁸ Coll. 1996, p. 178.



Fenêtre à accolade ornée d'un cavet – la Tivollière



Porte chanfreinée à double accolade – le Pilet

Quelques maisons⁹⁹ conservent des ouvertures attribuables par le traitement de leur linteau (déclardé en arc segmentaire) au 18^{ème} s.

Signalons la présence de quelques baies de boutiques de l'époque moderne et du 19^{ème} s. (plate-bande), ainsi que des ferronneries de garde-corps ou de marquises de certaines maisons à l'aspect urbain¹⁰⁰.

Décors

Quelques décors peints de façade ont été repérés sur la commune de Coublevie. Harpage des chaînes d'angle et encadrements de baies sont dessinés et rehaussés d'un aplat de couleur. D'une grande sobriété, ce type de décor, imitant la pierre de taille, révèle une recherche esthétique, malgré le manque de moyens financiers.

⁹⁹ Situées au Barthelon, au Bérard, au Cours du Pilet, au Guillon, au Neyroud...

¹⁰⁰ Dalmassière, le Guillon, Maleyssard, le Neyroud...



Décor peint – le Guillon

Les enseignes peintes préservées sont rares. Notons celle de l'ancien « café Apprin » situé à Grand Plan Menu, le long de la Route Nationale 75.



Enseigne peinte – Grand Plan Menu



Pierre d'évier en molasse – Gonsollonnière



Pierre d'évier en molasse – le Divat

Si aujourd'hui aucune façade ne semble avoir conservé de cadran solaire, on pouvait encore en voir un en 1920 sur la Maison Jouvin, située à la Courbassière. Selon une description donnée par Auguste Favot¹⁰¹, ce cadran portait les devises : « Singulas horas. Singulas vitas. 1903 » et « Fatalis ruit hora ».

Installations domestiques

Quelques maisons de la commune ont gardé leurs anciennes pierres d'évier, en molasse¹⁰². Installés dans le mur bordé d'un ayguier (le Barrioz) pour les plus anciens, ou en façade, ces évier sont reconnaissables à leur évacuation extérieure à échappement libre des eaux usées. Un jour, placé au-dessus, apportait parfois de la lumière.

¹⁰¹ FAVOT 1920, p. 398, 402, 438.

¹⁰² Le Camet, le Divat, Gonsollonnière...

Bibliographie

Abréviations employées :

ADI, Archives Départementales de l'Isère
AHPPV, Association Histoire et Patrimoine du Pays Voironnais
BMG, Bibliothèque Municipale de Grenoble

AHPPV, *Mémoire en images. Le pays voironnais*, éditions Alan Sutton, mars 2005.

AHPPV, *La catastrophe de Voiron. 5 juin 1897*, autoédition, imprimerie Danzi, Voiron, 1997.

ARDOUIN-DUMAZET, V.-E., *Voyage en France. 9^{ème} série. Graisivaudan et Oisans*, Paris Nancy, Librairie Berger-Levrault et Cie, 1911, 3^{ème} édition.

AVENIER, C., *Ciments d'églises, semences de chrétiens. Constructions religieuses et industrie cimentière en Isère au XIX^{ème} siècle*, thèse de doctorat, Université de Grenoble II Pierre-Mendès France, 2004, non publié.

BESSAT, H., GERMI, Cl., *Les noms du patrimoine alpin. Atlas toponymique II. Savoie, Vallée d'Aoste, Dauphiné, Provence*, Editions Ellug, Grenoble, 2004.

BLANCHET, H., *Album du Dauphiné. Coublevie*, tiré à part, sd – BMG O 14150.

BONNIN, B., et al., *Paroisses et communes de France*, Isère, CNRS, Paris, 1983.

BOUTHERIN, Ch., VALENTE, S., *Voiron et ses environs. Images du passé (de 1900 à 1930)*, autoédition, 2003.

BOZON, P., « L'industrie du Seuil de Rives (Bas-Dauphiné) (suite) », *Revue de Géographie Alpine*, vol. 31, n°3, 1943. En ligne sur le site de Persee :

<http://www.persee.fr/web/guest/home/>

Coll., « La chapelle des dominicains », *Bulletin municipal*, n°22, janvier 2009, pp. 10-11.

Coll., *Nouvelle bibliographie cartusienne, 3^{ème} partie. Maisons de l'ordre, Grande Chartreuse*, 2005. En ligne :

<http://www.cartusiana.org/files/NBC%203.pdf>

Coll., *Les fours à pain, autour du lac du Bourget*, La Rubrique des patrimoines de

Savoie, Conservation Départementale du Patrimoine, hors-série n°1, juillet 2002.

Coll., *Patrimoine en Isère. Trièves*, Musée Dauphinois / Conservation du Patrimoine de l'Isère, 1996.

DELAUNAY, JM., « Des réfugiés en Espagne : les religieux français et les décrets du 29 mars 1880 », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 1981, t. 17.

DUCRET, HAUTEFARE, et al., *Observations pour la commune de Coublevie contre le projet de réunir les Terreaux à Voiron*, Grenoble, imp. F. Allier, 1821.

DUFIEUX, Ph., LENIAUD, JM., *Le mythe de la primatie des Gaules : Pierre Bossan (1814-1888) et l'architecture religieuse en lyonnais au XIX^e siècle*, Presses Universitaires de Lyon, 2004.

FAUCHON, G., COUTIS, H., COMMEAUX, P., *Histoire de Voiron et du pays voironnais*, autoédition AHPPV, 1991.

FAVOT, A., « Les cadrans solaires à Grenoble et dans le Bas-Grésivaudan », *Bull. de la Société de Statistiques des Sciences Naturelles et des Arts Industriels*, t. XV, 1920.

FILLEAU, J., *Dictionnaire toponymique des communes de l'Isère*, Editions de Belledonne, Grenoble, novembre 2006.

GALBERT (de), O., « Le prieuré de La Buisse », *Evocations*, n°2 / 35^e année, avril-mai-juin 1979, pp. 49-60.

GAUDEMARIS, V. de (cte), *Chartreuses de Dauphiné et de Savoie*, imp. marseillaise, sd.

GIRRANE, G., *Catastrophe de Voiron : inondation due à la crue de la Morge*, Lyon, 8 juin 1897.

JOANNE, A., *Géographie du département de l'Isère*, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1876.

Mairie de Coublevie, *Promenades à la découverte de Coublevie*, brochure, imprimerie Nouvelle, Sallanche, sd.

MICHEL, J.-C., *Isère gallo-romaine. Arrondissement de Grenoble*, Grenoble, 1985.

MOULIN, « Bureau de Bienfaisance », *Bulletin Municipal de Coublevie*, n°21, octobre 2008, p. 8.

MOULIN, S., *Le domaine de Voissant*, sd, étude non publiée.

Trevor Hornsby
<http://trevor.hornsby.free.fr/TRAMS/VS/VSBI NTRO.html>

MOULIN, S., ROUDIER, AM., SIGNORINI, N., *Le quartier des Terreaux : de Coublevie à Voiron. L'annexion du hameau des Terreaux par la ville de Voiron*, Revue Histoire et Patrimoine de Coublevie, imp. du Pont-de-Claix, octobre 2009, n°2.

MOYNE, J.-P., *Les bourgs fortifiés savoyards du Viennois (XIIIe-XVe siècles)*, thèse de doctorat, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, sd, non publié.

PELLETIER, A., DORY, F., MEYER, W., MICHEL, J.-C., *Carte Archéologique de la Gaule, Isère 38/1*, Paris, 1994.

PILOT de THOREY, J.J.A., *Les prieurés de l'ancien diocèse de Grenoble compris dans les limites du Dauphiné*, Bull. de Société Statistique des sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère, t. 12, 1883.

ROJON, J., *L'industrialisation du Bas-Dauphiné : le cas du textile (fin XVIIIe siècle à 1914)*, thèse électronique, Université Lumière-Lyon 2, novembre 2007, 3^{ème} partie, chapitre 12-3. En ligne :
http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2007/rojon_i#p=298&q=couplevie&o=20&a=highlight

SCHRAMBACH, A., « Les crues dans la région », *Autrefois*, décembre 2008, n°56, pp. 21-24.

webographie

Antésite

<http://www.antesite.com/>

Carte de Cassini

<http://cassini.ehess.fr/cassini/fr/html/index.htm>

CRAterre

<http://craterre.org/>

Geol-Alp

http://www.geol-alp.com/chartreuse/index_chartreuse.html

Le patrimoine de Coublevie en quelques sites

- papeterie ruinée – les Gorges (AE 26)
– vestiges de l'époque moderne

Patrimoine religieux

- couvent – le Plan (AH 251)
- cure – le Bourg (AK 243)
- église paroissiale – le Bourg (AK 252)
- monastère – Beuregard (AK 490, 491, 377, 557, 38)

Patrimoine public

- bureau d'octroi – le Bérard (AH 18)
- citerne – les Verchères (AI 177 ou 178)
- fontaine – le Neyroud (AH 174)
- gare VSB – le Calvaire (AK 175)
- lavoir – la Tivollière (AE dp / 216)
- poids public – Chapolier (B1 149)

Demeure – habitat urbain

- demeure – Champeyonnaière (AK 602, 617, 617, 20)
- demeure – Ecole Nationale (AC 4)
- demeure – Ecole Nationale (AC 1)
- demeure – le Neyroud (AH 172)
- demeure – la Tivollière (AE 540)
- maison seigneuriale – la Tivollière (AE 523, 760, 761, 841)
- maison forte – Orgeoise (AH 60, 62, 653, 654, 417, 59)
- villa – le Camet (AE 480)

Artisanat – commerce – industrie

- papeterie ruinée – les Gorges (AE 26)

Patrimoine rural

- four à pain – le Bouvier (B2 274)
- grange-étable – la Coquasse (AI 60)
- grange-étable – le Guillon (AC 352)
- maison rurale – Chapolier (B1 148)
- maison rurale – le Divat (B2 280)
- maison vigneronne – le Barrioz (B2 274)
- maison vigneronne – la Tivollière (AE 478)

Les sites menacés

Éléments nécessitant une intervention pour leur sauvegarde :

- croix, citernes, fontaines et puits à entretenir
- maison vigneronne – le Neyroud (B1 199)

